

# SUR LA SAINTETÉ DE THOMAS D'AQUIN

ÉCRITS DU PÈRE LÉOPOLD LAVAUD



Dans le cadre des années jubilaires saint Thomas d'Aquin :  
naissance (1225), mort (1274) et canonisation (1323),  
notre diocèse accueille ses reliques du 15 au 25 juillet 2024.

Ce livre nous permettra de poursuivre cet événement, guidés par le père Léopold Lavaud (1890-1979), professeur au grand séminaire de La Rochelle, qui lui aussi vécut avec intensité ce jubilé, mais cent ans plus tôt :

« Pour le 6e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin par Jean XXII, en 1323, le Père Bernadot me demanda d'écrire en vue du numéro spécial en préparation un article sur les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas. Cet article me coûta grand labeur et de longues mais bienfaisantes lectures préparatoires. J'achevai de l'écrire à genoux et en larmes le lundi de la Pentecôte 1923, vers 16 heures

C'est cet article que vous découvrirez à la fin de ce livre précédé d'une homélie et de ses mémoires diocésaines.

# Sommaire

Evocation du P. Lavaud	p. 3
La fête de saint Thomas	p. 8
Autobiographie	p. 20
Saint Thomas : Notes distinctives de sa sainteté	p. 43
Curriculum Vitae	p. 66

# Evocation du Père Lavaud

(1890-1979)

A l'occasion de la venue des reliques de saint Thomas d'Aquin sur notre diocèse nous voulions nous laisser guider par une figure locale ayant une grande vénération pour ce saint : le Père Léopold (Benoît) Lavaud.

« *Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux.* »<sup>1</sup> Cette expression du philosophe et ami du Père Lavaud, Jacques Maritain, correspond bien à l'effort de sa vie pour tendre vers Dieu, qui est une synergie entre connaissance et amour comme il nous le dit : « Se proposer directement de connaître pour mieux aimer, aimer afin de mieux connaître, subordonner toute connaissance et toute activité à la sagesse d'amour, telle est l'anticipation la plus parfaite de la vie du ciel »<sup>2</sup>. C'est aussi dans ces termes qu'il introduit saint Thomas d'Aquin dans son homélie de La Rochelle le 7 mars 1924 : « *Lui, déjà, ne pense qu'à connaître Dieu, pour le mieux aimer.* » « *Qu'est ce donc*

*que Dieu?* » *répète-t-il sans cesse aux religieux chargés de l'instruire, et il ne se rassasie pas d'entendre parler de Lui, tant déjà son cœur est pris par cet unique amour.* »<sup>3</sup> La théologie est orientée vers l'amour de charité dit saint Thomas d'Aquin, une science qui fait aimer Dieu, sinon elle reste spéculation, or « La pure et simple spéculation meut peu, sinon à la vanité », prévient Jean de Saint-Thomas.

Le père Léopold Lavaud né à Pont l'Abbé d'Arnoult le 2 août 1890, fut appelé lors de sa confirmation, à l'âge de 12 ans, par Monseigneur Le Camus à étudier en vue du sacerdoce. Après des études à l'Institution Notre-Dame-de-Recouvrance de Pons et des études au grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre à 22 ans et 7 mois le 15 février 1913, avec une dispense d'âge de 18 mois. Il commence son vicariat à Aigrefeuille d'Aunis, puis poursuit des études complémentaires à

---

1 Jacques et Raïssa Maritain, *Réponse à Cocteau*, Œuvres complètes, Volume III, p 724.

« *Je vois partout des vérités captives, quel ordre de la Merci se lèvera pour les racheter ? Notre affaire est de chercher le positif en toutes choses, d'user du vrai moins pour frapper que pour guérir. Il y a si peu d'amour dans le monde, les cœurs sont si froids, si gelés, même chez ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou.* »

2 Leopold Lavaud, *Saint Thomas notes distinctives de sa sainteté*, Edition de la « Vie Sirituelle ».

3 Annales des Séminaires, Diocèse de La Rochelle et Saintes, N°7 Avril 1924 38<sup>e</sup> Année

Rome. Il obtient sa Licence de philosophie scolastique à l'Angelicum le 17 juin 1914. De retour dans le diocèse, il remplace à Aigrefeuille d'Aunis le curé et le vicaire mobilisés. Il est mobilisé à son tour et part sur le front d'Artois, où il sera blessé le 25 septembre 1915. Sa démobilisation n'intervient qu'en août 1919 (plusieurs citations, légion d'honneur). Il entame une nouvelle année d'études complémentaires à Rome et obtient son doctorat en philosophie le 17 juin 1920 sous la direction du Père Garrigou-Lagrange dont il gardera toujours l'amitié et la confiance<sup>4</sup>. D'octobre 1920 à juin 1924, il est professeur de philosophie au grand séminaire de La Rochelle. Il fut également nommé vice-postulateur de la cause des prêtres déportés. En septembre 1924, il entre dans l'ordre de saint Dominique à Saint-Maximin et prend le nom de Benoît.

Son intérêt pour saint Thomas d'Aquin remonte à ses années de philosophie au grand séminaire de La Rochelle, suite aux cours du Père André Garbay, dominicain de la province de Toulouse engagé par Monseigneur Le Camus comme professeur de phi-

losophie « *Le P. Garbay ne portait pas l'habit dominicain mais la soutane des prêtres séculiers. Plein d'humour, jusque dans ses sermons à la cathédrale, bon philosophe et théologien, il était aussi un excellent pédagogue, agrémentant ses cours d'histoires fort drôles, que sa manière de les dire rendait encore plus comiques. Mais les-dits cours n'en étaient pas moins sérieux et solides quant au fond.* »<sup>5</sup> Cette recherche de la vérité allée à une grande liberté, sous le patronage de saint Thomas d'Aquin, se révèle dès ses premières années d'études rochelaises : « *J'étudiais beaucoup tout seul. Des problèmes théologiques qui me passionnaient, je cherchais, trouvais, ou du moins entrevoyais la solution dans mes lectures personnelles, dont ne réussirent pas à me décourager les difficultés intrinsèques, ni ce que purent me dire deux supérieurs l'un après l'autre, pour m'en détourner. Paix à leurs cendres et silence sur leurs noms. Je lisais surtout, y trouvant plus de lumières qu'ailleurs, les ouvrages thomistes : comme Crédibilité et apologétique, Le donné révélé et la théologie du P. Gardeil, les premiers livres du P. Garrigou-Lagrange, et surtout saint Thomas lui-même dans la*

---

4 Sylvio Hermann De Franceschi, *La défense doctrinale du système thomiste de la mystique étendue*, Revue des sciences philosophiques et théologiques 2019/1 (Tome 103)

Il est ici question d'une lettre de Garrigou-Lagrange, « Dans une missive du 24 novembre 1923, il insiste à nouveau auprès du P. Bernadot pour que l'abbé Lavaud, qui est professeur au grand séminaire de La Rochelle, soit chargé de la recension de *Perfection chrétienne et contemplation*, « d'autant qu'un professeur de séminaire accueillant cet ouvrage donne plus à réfléchir qu'un dominicain faisant l'éloge d'un de ses confrères ». Il prendra, en quelque sorte, sa suite à l'Angelicum, en 1954, comme président l'institut de spiritualité.

5 Benoît Lavaud (1890-1979), *Souvenir en fragments*, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

*Somme théologique.* »<sup>6</sup> Ce goût pour la philosophie et St Thomas d'Aquin fut confirmé par Monseigneur Eyssautier qui l'envoya en étude complémentaire à Rome, à l'Angelicum, afin d'étudier la philosophie scolastique. Dans l'effervescence Romaine il sut éviter les mondanités : « *Un soir il m'invita à dîner avec un aimable Monsignore auditeur de la nonciature à Vienne, dans un restaurant du Palatin et, m'ayant présenté, ajouta : « croyez-vous qu'il est bête ? il est venu à Rome faire de la philosophie (...) A quoi voulez-vous qu'on arrive avec cela ? » je répondis que je n'avais pas la moindre intention « d'arriver » mais d'apprendre.* »<sup>7</sup>, « L'étude de la philosophie n'a pas pour but de savoir ce que les hommes ont pensé, mais de savoir ce qu'est la vérité des choses »<sup>8</sup> nous dit St Thomas d'Aquin.

Le caractère du père Lavaud qui s'est fondé durant ses jeunes années liées à notre diocèse fut, comme beaucoup de prêtres mobilisés, tragiquement marqué par la première guerre mondiale. Le père Lavaud fut blessé le 25 septembre 1915 « *Je ne fus que blessé, et dès le début de l'attaque. La grâce m'avait fait renouveler bien des fois, mentalement et par écrit (mais qu'est devenu ce carnet ?) l'offrande de ma vie*

*en ces heures interminables. L'instinct de conservation, quand je vis en sang mes mains percées et sentis la douleur atroce (in locis maxime sensibilibus, dit saint Thomas des mains crucifiées<sup>9</sup>), me suggéra : « tu es blessé, peut-être vivras tu ! ».* Mais aussitôt je pensais qu'ainsi atteint aux mains, je ne pourrais sans doute plus jamais célébrer la sainte messe et je pleurai. L'aumônier me consola. »<sup>10</sup>. Le Bulletin Religieux du diocèse de 1915 conclut avec émotion ainsi : « *Prions Dieu de garder à ce cher blessé, pour le travail de l'avenir, le libre usage de ses deux mains, cruellement atteintes, qui, consacrées il y a deux ans par l'onction sacerdotale, viennent de l'être par le sang versé au service de la patrie. Que ce jeune prêtre-soldat reçoive, avec nos félicitations, l'assurance de notre vive sympathie, de nos souhaits et de nos prières !* »<sup>11</sup>

Remis de ses blessures, mais encore handicapé, il rejoint le front en tant officier du renseignement, empreint d'audace (qui lui vaudra ses citations) et animé d'une confiance et d'une liberté renouvelées, « *Durant ces deux dernières années de guerre, au milieu des pires dangers, contrairement aux impressions d'avant mes blessures, je me sentais invulnérable.* »<sup>12</sup>

Ces quelques traits du père Lavaud que

6 Benoît Lavaud (1890-1979), Souvenir en fragments, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

7 Benoît Lavaud (1890-1979), Souvenir en fragments, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

8 St Thomas d'Aquin, *In De caelo et mundo*, L. I, lect. 22, n°228

9 *Somme théologique*, IIIa, q.46, art. 6.

10 Benoît Lavaud (1890-1979), *Souvenir en fragments*, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

11 Bulletin Religieux du diocèse de La Rochelle & Saintes, 9 octobre 1915 N° 15/52e année

12 Benoît Lavaud (1890-1979), Souvenir en fragments, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

nous venons d' évoquer, notamment sa grande liberté d'esprit, caractéristique nécessaire à la vie intellectuelle et à la fidélité en amitié, lui resteront tout au long de son parcours dominicain : - à Saint-Maximin, où il enseigne la philosophie et la théologie de 1924 à 1930. - à l'Université de Fribourg, où il y enseigne la philosophie (critériologie) et l'histoire des doctrines de 1930 à 1943, et donne un cours de théologie morale - à l'Institut Catholique de Toulouse, où il enseigne la théologie de 1944 à 1954, - à Angelicum à Rome où il préside à l'Institut de Spiritualité de 1954 à 1960. Il fût un remarquable traducteur des mystiques : Jean de la Croix et Henri Suso. Il s'est illustré dans le domaine de la morale et de la théologie spirituelle : *Le monde moderne et le mariage chrétien* (1935) ; *Mariage, nature humaine et grâce* (1942) ; *Amour et perfection chrétienne selon saint Thomas d'Aquin et saint François de Sales* (1941).

Le Père Lavaud conclut ainsi son curriculum vitae « *depuis juillet 1960, studium S. Thomas d'Aquin à Toulouse. J'y attends l'appel du Seigneur, et alors mes pauvres restes attendront (dans la nécropole toulousaine, si nous n'avons pas, comme je le souhaiterais, de cimetière conventuel) la résurrection, que le Seigneur daigne m'accorder glorieuse. Pourvu qu'auparavant, je voie Sa Face !! Amen !* »

Dans ses mémoires rochelaises, nous lisons : « Pour le 6e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin par Jean XXII, en 1323, le Père Bernadot me demanda d'écrire en vue du numéro spécial en préparation un article sur les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas. Cet article me coûta grand labeur et de longues mais bienfaisantes lectures préparatoires. J'achevai de l'écrire à genoux et en larmes le lundi de la Pentecôte 1923, vers 16 heures en me disant : « Il faut que tu entres dans l'Ordre de saint Thomas ». L'article paru dans le numéro de juillet. »<sup>13</sup>. Cet article fut récemment mentionné comme remarquable dans un article du Frère Laffay (archiviste général des Dominicains) dans Nova et Vetra N°3 2023.

Le travail sur notre diocèse du père Lavaud, qui cherche à mettre en avant les vertus de St Thomas suite à l'encyclique *Studiorum Ducem* de Pie XI (29 juin 1923), se compose de trois documents : les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas précédemment cité, une homélie au grand séminaire de La Rochelle (archives diocésaines ) pour le jubilé de la mort de St Thomas 1924, et un troisième document « St Thomas, guide des études » qui est la traduction de l'encyclique avec notes et commentaires d'environ 200 pages que le père Lavaud a réalisé avec l'apport des critiques reçues aux retraites estivales de Meudon

dont il fut un fidèle participant avec son confrère et ami de la Rochelle , l'abbé Henri Péponnet (1892-1926, professeur d'Ecriture Sainte). Ce dernier document se conclut ainsi : « Je ne m'adresse pas seulement aux étudiants et aux clercs : Ils n'ont pas besoin qu'on leur traduise les documents pontificaux : cependant c'est surtout pour eux que ces pages sont écrites et je les offre aux Séminaristes de la Rochelle, en souvenir de quatre années heureuses passées au milieu d'eux. Grand Séminaire de La Rochelle. Le 8 septembre 1924 L. L. »

Afin que les participants des différentes manifestations autour de la venue des reliques puissent repartir avec un souvenir solide de l'évènement, nous proposons ce livret qui comprend les notes distinctives de la sainteté de St Thomas, son homélie rochelaise ainsi que la partie diocésaine de ses mémoires.

# La fête de saint Thomas

Au Grand Séminaire

*Publié dans les Annales des Séminaires, Diocèse de La Rochelle et Saintes, N°7 Avril 1924, 38e Année*

Il y a eu, en août dernier, exactement six siècles que Jean XXII inscrivait au catalogue des Saints le nom déjà célèbre de Thomas d'Aquin. Sa Sainteté Pie XI a voulu que cette année du centenaire fût marquée, dans l'univers catholique, par des fêtes en l'honneur du plus illustre Docteur de l'Eglise, du maître incomparable dont le génie ne sera sans doute jamais dépassé, en l'honneur de celui qui est et restera.

C'est pour répondre à ce désir du Souverain Pontife que le Grand Séminaire, le 7 mars, fêtait très solennellement le grand Docteur et le grand Saint.

La cérémonie religieuse fut présidée par Mgr Bauré, en absence de S. G. Mgr l'Evêque, retenu momentanément loin de La Rochelle. M. le Supérieur de l'Ecole Fénelon et plusieurs notabilités ecclésiastiques avaient pris place dans le chœur. De nombreux fidèles emplissaient la chapelle.

La grand'messe fut célébrée par M. le Supérieur. Après l'Evangile, M. l'abbé Lavaud, en termes très éloquents, fit revivre les traits du Docteur et du Saint, que l'Eglise nous presse de suivre

et d'imiter.

Après un souvenir ému à la mémoire si chère de Mgr Eyssautier et, après avoir salué Mgr l'Evêque, « Père dont nous connaissons déjà la bonté très tendre et dont nous pressentons l'autorité très ferme », il développa son sujet. Il le fit avec une très grande élévation de vues.

\*\*\*

La première partie fut un exposé synthétique de la spiritualité chrétienne, telle qu'elle est exposée par le grand Docteur: Tous créés pour la vision face à face du Dieu glorieux qui veut ainsi nous faire participer à sa vie divine d'abord par la plus haute de nos facultés, l'intelligence, - l'amour du Ciel n'étant qu'une suite nécessaire de la vision, - c'est par l'amour de charité surtout, essence de la perfection et de la sainteté, que Dieu, ici-bas, se donne à nous et que nous nous donnons à Lui. La perfection de l'amour divin ne suppose pas rigoureusement la perfection de la connaissance, mais tout progrès de la connaissance de Dieu tend de soi, à en faire croître l'amour. La vie religieuse est un moyen excellent par les renoncements qu'elle implique

à tout ce qui retarde l'élan du cœur vers Dieu, de tendre à la perfection de la charité dans œuvres de la vie active ou dans la contemplation. La plus haute des formes de vie religieuse est celle où l'on se voue à la contemplation fructifiant dans les activités supérieures de l'apostolat. Dans l'Ordre de Saint Dominique, où la grande occupation est l'étude de la doctrine sacrée, qui prépare et dispose à la contemplation apostolique, Dieu a fait de S. Thomas d'Aquin le prince des philosophes et des théologiens, un contemplatif sublime, un incomparable apôtre. C'est ce qu'expose la seconde partie, que nous donnons intégralement :

Le fils du comte Landolphe d'Aquin et de la comtesse Theodora a cinq ans. Ses parents ont confié sa première éducation aux Bénédictins du Mont-Cassin. Son père rêve d'en faire faire, un jour, l'abbé du puissant monastère. Lui, déjà, ne pense qu'à connaître Dieu, pour le mieux aimer: « Qu'est ce donc que Dieu? » répète-t-il sans cesse aux religieux chargés de l'instruire, et il ne se rassasie pas d'entendre parler de Lui, tant déjà son cœur est pris par cet unique amour.

Il a quinze ans. Il a quitté le Mont-Cassin. Le voici à Naples, au milieu d'un peuple bruyant d'écoliers. Ses maîtres sont des religieux de l'Ordre de Saint Dominique. Ils étudient, enseignent, prient et prêchent. Ils ont une ferveur joyeuse. L'Ordre est tout près de son

berceau, il y a un quart de siècle que saint Dominique est mort. Un secret attrait incline bientôt le jeune étudiant à la vie pauvre et studieuse, aux labeurs apostoliques des Prêcheurs, champions de la foi... Sa question le tourmente toujours : Qu'est-ce que Dieu ? Comment la résoudrait-il mieux qu'en embrassant cette vie toute consacrée à l'étude et à l'oraison, à la prédication où l'on dispense aux âmes les fruits de l'oraison et de l'étude conjugués. Il sera donc religieux. Il travaillera et Dieu l'éclairera. Il se donnera à l'amour de son Dieu, sans souci des biens et de la gloire dont ses parents rêvent pour lui. Et il dira aux autres, pour exciter en eux le même amour qu'en lui, les noms divins patiemment épelés dans l'étude, les secrets qu'il aura entrevus dans l'oraison silencieuse, et que le Maître intérieur, qui enseigne sans bruit de paroles, aura dits à son cœur. Il revêt la livrée blanche et noire, qui signifie que notre vie est dans la mort à nous-mêmes et que les clartés de la foi sont toutes voilées d'obscurités.

Il se rend à Paris avec le général de son Ordre : Jean le Teutonique. Ses frères l'enlèvent. On lui ôte son habit. Le voici enfermé dans une tour du château paternel. Sa mère, ses sœurs s'emploient à lui faire abandonner son dessein. Ses frères, rudes soldats peu scrupuleux sur le choix des moyens, lui ménagent une tentation qui n'est pour lui que l'occasion d'une victoire éclatante. Sa captivité d'un an toute

employée à la méditation des Saintes Ecritures, qui contiennent la parole de Dieu. L'épreuve trempe son amour. Déjà il a prêché et converti ses sœurs. Sa constance inébranlable triomphe de l'obstination des siens.

Le voici à Paris, libre enfin de se livrer, pour trouver la sagesse, aux renoncements de la vie religieuse, dans la bienfaisante société de ses frères. Avec quelle perfection il pratique et pratiquera jusqu'à sa mort les vertus qu'il a vouées.

Et d'abord la *pauvreté volontaire* dont saint François avait fait selon l'expression de sainte Catherine de Sienne, « le fondement de sa barque », et que S. Dominique n'aimait pas moins : il écrira, parlant d'expérience et sachant quelle liberté lui avait donné le dépouillement : « Le premier fondement pour acquérir la perfection de la charité, c'est la pauvreté volontaire ». Et son biographe Guillaume de Tocco : « De noble race, il pouvait posséder les richesses; tant qu'il en eut, il les méprisa, et quand il n'en eut plus, il n'en demanda pas. » A l'exemple de Salomon, il ne demandait rien d'autre que la sagesse divine qu'il aimait; et l'Eglise lui applique avec une tendresse spéciale le texte sacré : « L'esprit de sagesse est venu sur moi: je l'ai préférée aux sceptres et aux couronnes, et j'ai estimé de nul prix les richesses auprès d'elle. Je ne lui ai pas égalé les pierres précieuses, car tout l'or du monde

n'est auprès d'elle qu'un peu de sable. » Rien ni personne ne pourront jamais le décider à posséder quoique ce soit, même dans les revers de sa famille.

La *Chasteté* : la pureté est en relation étroite avec la sagesse, comme l'opposé de celle-ci la sottise (*hebetudo sensus spiritualis*) est en relation étroite avec la luxure et l'impudicité. La vertu de chasteté est celle qui rend l'homme le plus apte à la contemplation ; aussi la continence parfaite est-elle requise, comme la pauvreté, à l'état de perfection qui est l'école de l'amour, sans lequel il n'est pas de sagesse. Ce que furent la pureté et la virginité de saint Thomas, sa victoire sur la tentation vivante qu'il met en fuite en la poursuivant d'un tison ardent, l'apparition des anges qui le ceignent du cordon mystérieux, le disent assez. Or, il avait remporté cette victoire avec un si intense amour qu'il fut, dès lors et toute sa vie, absolument préservé de toute tentation charnelle. A domination parfaite de la raison sur ses sens Dieu l'avait élevé, il l'avoua avec une candeur exquise, à Réginald, son cher compagnon, et celui-ci, entendant sa suprême confession, le trouva « pur comme un enfant de cinq ans ». Il daigna apparaître après sa mort pour témoigner lui-même de l'absolue virginité dans laquelle Dieu l'avait gardé. Son corps n'appesantissait pas son âme, dont la liberté d'essor vers les choses spirituelles et divines fut comme celle d'un esprit pur. C'est là son premier titre au nom de Docteur

Angélique.

On n'atteint pas non plus à la sagesse d'amour sans l'obéissance, sans la docilité aux maîtres de la vie spirituelle, aux règles de perfection de son Ordre, et à leurs interprètes : les supérieurs, pas plus qu'on n'atteint à la sagesse humaine sans une docilité parfaite à l'être et au vrai, ou à la sagesse théologique sans une étude respectueuse et docile de toutes les sources de la vérité révélée. Saint Thomas pratiqua cette obéissance universelle de la vie monastique par laquelle comme il le dit, le religieux se livre à Dieu totalement avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Elle explique ses progrès dans l'amour, comme l'obéissance de l'esprit à la lumière du vrai, venant de Dieu, des choses ou de l'homme, explique la hauteur et la perfection de sa doctrine. Son obéissance fut prompte et parfaite, même quand l'humilité, entrant avec elle en une sorte de conflit, la rendait plus douloureuse, par exemple lors de sa promotion précoce au doctorat, qui lui arracha tant de larmes, parce que sa science lui semblait insuffisante.

Car saint Thomas fut l'humilité même. Il sait que « l'orgueil barre la route à la sagesse, nuit indirectement à la connaissance spéculative en portant l'orgueilleux à ne se soumettre, ni à Dieu pour recevoir de Lui la connaissance de la vérité, ni aux hommes, et ruine directement la connaissance affectueuse et mystique, parce que l'orgueilleux

se délecte en sa propre excellence, se dégoûte par là de l'excellence de la vérité et se rend incapable d'en savourer la douceur ». Il sait que Dieu se cache aux sages orgueilleux et se révèle aux humbles. Il a compris le mot de l'Ecclésiastique : « Si tu prêtes l'oreille (écoutant humblement), tu recevras la doctrine » et celui des Proverbes : « Où est l'humilité, là est la sagesse », qu'il cite et commente avec profondeur. Il s'était appris déjà au Mont Cassin à pratiquer les douze degrés d'humilité distingués par saint Benoit et dont il donne la plus lumineuse des justifications, avec un tendre et filial respect de la pensée du grand patriarche. Sa taciturnité qui le fait surnommer « le grand bœuf muet », le soin qu'il met à s'effacer, à ne pas laisser soupçonner sa science, sa sérénité imperturbable dans la controverse, la modestie de ses exposés, la douceur étonnante de ses réponses à des contradicteurs même discourtois, violents ou déloyaux, la fuite des honneurs le refus constant de l'Evêché de Naples, que le pape lui offre à plusieurs reprises, son complet effacement devant la vérité qu'il cherche seule, la bénignité de sa conversation, son empressement à rendre service au premier frère inconnu, , sont les effets de cette humilité. Quand, Thomas était malade à Fossa-Nova, Réginald se lamentait, parce qu'il avait espéré qu'au Concile de Lyon, où il accompagnait son maître, celui recevrait quelque insigne dignité (le cardinalat sans doute), qui illustrerait sa famille

et son Ordre, mais Thomas lui dit doucement : « Ne t'inquiète pas de cela. Entre autres grâces, j'ai demandé à Dieu et obtenu qu'il me prendrait à mon humble rang et qu'aucune dignité ou charge ne m'en retirerait. » « Le saint Docteur, dit le pieux biographe, se contentait du seul amour de la divine sagesse, il était au-dessus de toute dignité temporelle. » N'avait-il pas avoué, dans la simplicité de son âme, au même compagnon : « Grâce à Dieu, jamais ma science, ma chaire de maître, ni aucun succès scolaire ne m'ont donné aucun mouvement de vaine gloire ; ou s'il s'en est produit, j'ai pu immédiatement le réprimer. »

Ces mentions de la pauvreté, de la pureté, de l'obéissance et de l'humilité qui peignent, dans le saint Docteur, le religieux, suffisent pour montrer comment en lui les vertus, servantes de la charité, le disposaient à la contemplation, à la sagesse d'amour : elles indiquent qu'il y eut dans son âme comme une restauration parfaite de la primitive innocence, de l'ordre et de la paix des facultés et des puissances, mais, pour pénétrer à fond et connaître parfaitement l'équilibre de cette âme, il faudrait prendre une à une toutes les vertus dont il définit dans la Somme la nature et les rapports mutuels, et en chercher dans sa vie les manifestations. Ce serait un labeur très doux. Il montrerait que l'harmonie intérieure de l'âme du saint Docteur est toute semblable à l'ordre parfait de sa

doctrine, et l'on verrait mieux comment ces deux harmonies s'expliquent l'une par l'autre : tout est subordonné à la charité, la plus haute des vertus, et au plus haut des dons qui épanouissent l'amour, celui de Sagesse, dans la vie du Saint comme dans son œuvre, dans son œuvre comme dans sa vie.

C'est dans cet équilibre des vertus demandées à Dieu avec une ferveur toujours croissante et pratiquées avec une générosité toujours plus grande et se développant ainsi vers leur plénitude, que Thomas cherche la Sagesse dans les livres, auprès des maîtres humains, et surtout aux pieds du Christ.

Dans les livres. Il lit tout, auteurs profanes et sacrés, chrétiens, juifs, arabes, savants, philosophes, orateurs, poètes. Son information scientifique est prodigieuse. Il est saintement attentif au moindre de rayon de sagesse ; il sait reconnaître, où qu'il se cache, le don divin de la vérité. Il comprend et pénètre tout ce qu'il lit. Il avoue, dans un entretien familier avec ses étudiants, n'avoir jamais rien lu sans que Dieu lui en donnât l'intelligence, sans pénétrer jusqu'au mystère le plus secret du livre. Il clarifie tout : La pensée des maîtres qu'il lit ou qu'il écoute est reçue dans son intelligence avec plus de clarté qu'elle n'en a dans leur esprit, sur leurs lèvres ou dans leurs livres. Il achève et complète ce qui lui est livré à l'état d'ébauche encore confuse. On sait avec quelle joie Albert le Grand, son maître,

à Cologne, voyait sa propre doctrine s'épanouir et s'ordonner, mieux qu'en lui-même, dans l'esprit de son génial disciple. Cajetan appelle *divin* le génie de saint Thomas.

Dieu l'avait ainsi doué pour accomplir dans son Eglise la plus grande et la plus excellente œuvre doctrinale, la plus puissante synthèse qu'aucun esprit humain ait jamais conçue.

Mais ces sources humaines, mais l'étude même des sources qui contiennent l'expression de la pensée divine : l'Ecriture, et de ses interprètes, les Docteurs de l'Eglise, ne lui suffisent pas : L'étude seule est desséchante, et, « parce qu'il arrive fréquemment que, tandis que l'intelligence spéculé, la dévotion se perd, pour exciter sa dévotion, chaque jour il fait une lecture des conférences des Pères ; à qui s'étonne de le voir interrompre sa spéculation, il répond : « Je nourris ma piété. Cela me permet de m'élever plus facilement à la contemplation. L'amour se répand en dévotion et, par le mérite de cette dévotion, l'intelligence monte plus haut. »

Il prie, souvent avec larmes et des nuits entières, devant l'image du crucifix, les lèvres sur ses plaies, ou devant le Saint-Sacrement, la tête appuyée au tabernacle. « C'est par le mérite de son oraison, dit son biographe, qu'il obtint de Dieu ce qu'il écrivit, ce qu'il enseigna, ce qu'il dicta. On le tient de la bouche de son compagnon: après la mort du

saint, Réginald, revenu à Naples, dit à ses élèves, en versant d'abondantes larmes: « Frères, mon Maître m'a empêché de révéler les merveilles que j'avais vues en lui, entre autres que sa science, qui fut plus admirable en lui qu'en nul autre, ce n'est pas tant par son génie naturel que par l'oraison qu'il l'acquies, car, chaque fois qu'il voulait étudier, lire ou prêcher, il priait avec armes, pour trouver les divins secrets de la vérité. Il sortait de l'oraison divinement instruit des problèmes dont il cherchait la solution. Un doute survenait-il au cours de l'étude, il se mettait en prière, et le doute se trouvait miraculeusement levé. »

Parfois, du ciel, des élus venaient l'instruire : les apôtres Pierre et Paul lui furent envoyés une nuit pour lui expliquer un passage d'Isaïe, qu'il ne parvenait pas à comprendre : la Vierge daigna le rassurer sur sa doctrine, et le Christ Jésus lui-même lui parla plusieurs fois : « Tes conclusions sont bonnes et vraies, lui dit-il un jour à Paris, à propos d'un travail sur les accidents eucharistiques, tu as dit sur ce sacrement de mon corps ce que l'homme peut savoir tant qu'il chemine en cette vie. » La seconde de ces paroles divines est célèbre. Elle lui fut adressée lorsqu'il venait d'écrire les questions de la Somme relatives à la Passion et à la Résurrection du Christ : « Tu as bien écrit de moi, quelle récompense veux-tu ? » Et le Saint de répondre avec l'élan d'un amour qui ne chercher

que Dieu : « Aucune, Seigneur, sinon Vous-même. » Ces faveurs exceptionnelles, qui nous le montrent aussi familier avec ciel que les saints les plus extraordinaires, ses ravissements (Cajetan nous dit qu'il était ravi, pour ainsi dire, à volonté) ses extases n'étaient que l'accompagnement des grâces mystiques proprement dites, des progrès incessants de son amour et de sa contemplation sublime.

Plusieurs s'étonnent qu'on range saint Thomas parmi les grands mystiques. Ses écrits, disent-ils, sont si différents des leurs. Il est essentiellement raisonneur ; le mystique ne raisonne pas, sa connaissance amoureuse est faite d'intuitions. L'impossibilité de continuer dans l'oraison les démarches laborieuses de l'entendement discursif ne sont-elles pas le signe que Dieu appelle à l'oraison infuse, et sainte Thérèse ne dit-elle pas que le théologien dans la contemplation n'a que faire de ses raisonnements ?

Il est vrai, la contemplation, dans son acte essentiel, n'est qu'un regard simple de l'esprit, mais, de même que nous voyons de grands contemplatifs se livrer à toutes sortes d'occupations extérieures, au soin des malades, par exemple, à des fondations, des entreprises, des négociations très absorbantes, sans que se relâche leur union à Dieu et leur absorption en Lui, avec une habileté et des forces décuplées par l'assistance divine ; de même, ils peuvent quand

c'est leur devoir et que Dieu les a choisis pour cette tâche, entre toutes nécessaire dans son Eglise, s'occuper aux travaux de l'intelligence discursive, sans y perdre leur repos en Dieu. La puissance naturelle de leur génie reçoit de leur profonde union d'amour des renforcements merveilleux. Leur labeur ne les soustrait pas à la contemplation. Il s'y ajoute pour en dispenser le fruit.

Saint Thomas ne nous a pas parlé de ses contemplations. Son œuvre ne livre que très peu son âme. Mais quand sainte Catherine de Sienne décrit les sommets de l'union, la merveilleuse lumière et les consommations de l'amour propre à cet état, c'est saint Thomas qu'elle cite en premier lieu parmi ceux que Dieu éleva à ces hauteurs. Ainsi Saint Thomas réalisait cette unité supérieure, idéal de la vie d'oraison et d'études, qui établit l'intelligence et la volonté, la connaissance et l'amour dans la perfection de leurs rapports :

Le labeur le plus acharné de l'intelligence la plus claire, la prière la plus ardente, la lumière infuse du don de sagesse et cette grâce gratuite du *Sermo Sapientiae* ou Parole de Sagesse, qui donne d'exprimer, pour l'utilité d'autrui et le bien commun de l'Eglise, les vérités contemplées, tout cela est à l'œuvre en lui quand, pressé par l'urgence de la devise dominicaine : *Contemplata aliis tradere*, il écrit, dicte ou enseigne. C'est à tout cela qu'il faut recourir pour expliquer son œuvre immense et

en particulier sa Somme, ce monument incomparable de sagesse théologique qui fait, depuis six siècles, admiration de tous ceux qui l'étudient, que des hommes de génie ont commentée et qu'on n'épuise pas, tant ce texte, qui semble facile et qui l'est au point d'être extrêmement profitable même à des commençants, cache de richesse doctrinale et de profondeurs.

Mais tout de même, un jour vint où saint Thomas fut incapable d'écrire. Saint Jean de la Croix nous enseigne que, dans l'ascension des degrés de l'amour, il arrive un moment où l'âme est tellement absorbée par la contemplation, tellement perdue en Dieu, possédée d'une façon si continue par l'objet de son amour que toute doctrine spéculative, toute théorie, tout essai d'explication des mystères divins dont elle jouit, dans la ténèbre translumineuse, lui devient impossible. Depuis longtemps elle savait que les paroles et les raisonnements trahissaient au lieu d'exprimer la vérité contemplée, mais maintenant l'abîme entre ce qu'elle sait par sagesse d'amour et ce qu'elle pourrait dire lui paraît décidément trop grand. Elle ne peut plus honorer Dieu que par le silence.

C'est ce qui arriva pour saint Thomas d'Aquin. Quand le saint Docteur a mené assez longtemps le bon combat et assuré, par ses écrits, le triomphe de la vérité divine contre les hérésies, quand il eut commenté Aristote,

prince des philosophes, et l'Écriture Sainte qui contient la parole de Dieu, composé cette multitude de traités divers, d'opuscules, ses deux grands ouvrages : *la Somme contre les Gentils* lumineuse défense, et *la Somme théologique*, merveilleux exposé de la foi catholique ; quand il eut, à la gloire du Christ, composé l'*Office du Saint-Sacrement*, incorporé aussitôt, pour la suite des siècles, à la liturgie catholique, un jour, l'Esprit fondit sur lui et l'emporta jusqu'au tréfond du mystère. Ce jour-là, et les suivants, il n'écrivit ni ne dicta rien. Or, la troisième partie de la Somme était sur le chantier, au traité de la Pénitence. Frère Reginald, surpris qu'il ne revint pas à son ouvrage, lui dit : « Mon Père, comment avez-vous abandonné une œuvre si importante, que vous aviez entreprise pour la gloire de Dieu et du l'illumination monde ? » Thomas répondit : « Je ne puis plus ... , je ne puis plus, tout ce que j'ai écrit m'apparaît comme de la paille. » Et quelques jours après, chez la comtesse San Severino, sa sœur, après un long ravissement : « J'ai fini d'écrire. De telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit me semble de la paille. Je vais mourir. »

On veut des preuves que saint Thomas fut un grand contemplatif et qu'il connut les plus hauts états mystiques, décrits par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. Je crois que ces mots du saint Docteur contiennent la preuve irrécusable qu'il était alors élevé jusqu'à

l'union transformante, au mariage spirituel. Cette impuissance à écrire, cette appréciation de son œuvre, ce calme désir de mourir, ce sont des signes qui ne trompent pas.

De la paille, cette œuvre où la sagesse humaine était condensée et les mystères divins exposés, « comme ils peuvent l'être par l'homme encore en voyage sur la terre », à laquelle le ciel avait si étroitement collaboré ! A quelle hauteur Dieu l'avait-il élevé pour qu'il jugeât ainsi son œuvre, lui qui avait avoué à saint Bonaventure et à Réginald que sa science lui venait moins des livres que de la contemplation des plaies du Christ ; pour parler ainsi de la Somme que le Christ lui-même avait louée : « tu as bien écrit de moi, Thomas ? » Mais c'était de la paille, en effet, comparée au froment substantiel d'amour dont son âme se sentait nourrie. *Ex aliis frumentis...*

Je ne crois pas pourtant que saint Thomas ait expressément permis ou demandé qu'on brûlât la Somme, comme certaine légende le prétend. De la paille, je veux bien, mais pas pour le feu. Car c'est une paille incomparablement nourrissante pour qui cherche l'intelligence de sa foi. En la mangeant sans gourmandise d'esprit et pour le seul amour, non de soi, mais de la vérité, l'âme se dispose à la contemplation et, de même qu'au sommet de la tige de paille, le soleil d'été s'épanouit et mûrit l'épi, de même, dans

son été à lui, le divin Soleil, qui mûrit les âmes par la chaleur d'amour, épanouit en contemplation et en connaissance savoureuse la connaissance discursive de Dieu puisée, avec intention pure, dans ce livre incomparable. Pour saint Thomas lui-même, toute son œuvre était comme une paille inutile, mais cette œuvre n'était pas à lui. Elle appartient désormais à l'Eglise, à qui, par lui, Dieu l'avait donnée. Et l'Eglise en avait besoin. Quand tous les élus seront ciel, quand notre théologie ne dépendra plus de la foi, mais de la vision, on pourra brûler cette paille. Que ferions-nous de livres contenant les signes visibles de nos raisonnements sur l'essence divine, quand nous contemplerons cette essence ? Mais, en attendant, jusqu'au jugement dernier, ces livres sont nécessaires. Saint Thomas n'a pu demander qu'on les brûlât. Mais il ne les acheva pas.

Parvenu au degré où l'amour appelle doucement la mort, saint Thomas quitta cette vie. Il s'éteignit, dans le baiser du Seigneur, à Fossa-Nova, le 7 mars 1274, âgé de 49 ans, après avoir tendrement protesté de sa soumission à l'Eglise romaine, sa mère, reçu une dernière fois le corps du Christ, qu'il avait si divinement chanté et exprimé, dans un suprême commentaire du Cantique des Cantiques, l'amour secret qui achevait de transformer son cœur et de séparer son âme désormais prête pour la vision face à face...

Toute l'Europe, déjà, vénérât sa sainteté. Le ciel en témoigna par d'éclatants miracles opérés sur son tombeau, à son intercession. Moins de cinquante ans après sa mort, le 19 juillet 1323, à Avignon, en terre française, Jean XXII, un pape français, canonisait celui dont il avait dit : « Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles. Il a plus illuminé l'Eglise à lui seul que tous les autres Docteurs ensemble. »

Tel fut, mes Frères, autant que j'ai pu faire son portrait, cet admirable saint Thomas d'Aquin. Il faudrait dire maintenant ce que fut cette illumination par lui de toute l'Eglise, qui est son histoire posthume sur la terre ; un mot seulement, pour tirer la leçon du centenaire :

Ayant lutté, non pour lui, mais pour la vérité, il avait joui déjà de son vivant d'une autorité exceptionnelle dans les écoles. Peu à peu, ses ouvrages y supplantaient les autres et, à la lettre il régnait sur l'intelligence catholique. Sa doctrine s'imposait tellement par la valeur et la force de ses raisons que, spontanément, partout, en dépit de quelques oppositions, on la suivait avec enthousiasme. On put bientôt le désigner sous le nom de *Docteur Commun* ou universel. Elle était si lumineuse, cette doctrine, et le docteur avait été si pur qu'on le surnomma aussi *Docteur Angélique*. Tour à tour, les Papes se succédant sur le trône de saint Pierre lui décernaient des éloges et

n'avaient qu'une voix pour le célébrer.

Pie V le proclamait officiellement *Docteur de l'Eglise Universelle*. Toute l'Eglise enseignante, reconnaissant dans ses livres l'expression humaine la plus complète, la plus profonde, la défense la plus solide de la vérité catholique, lui en demandait souvent les formules et les preuves ; il présidait, pour ainsi dire, aux Conciles et, pour rendre sensible sa place unique parmi les Docteurs, les Pères de Trente mettaient sa Somme théologique sur l'autel du Conclave, au pied du crucifix, à côté des Saintes Ecritures et des décrets des Papes. Tous les champions de la vérité, puisaient chez lui d'invincibles arguments contre les négations et falsifications de l'hérésie. Les hérétiques ne redoutaient personne autant que lui, au point qu'un d'eux s'écriait, avec un orgueil fou, mais qui rendait hommage à sa façon : « Débarrassez-moi de Thomas et je détruis l'Eglise. »

Cependant, le monde moderne se laissait entraîner à d'orgueilleuses révoltes contre la foi et au rationalisme qui rejette toute vérité révélée. Alors, privée de sa divine lumière, la raison humaine, si faible, si exposée à s'égarer, même dans le domaine qu'elle peut explorer par ses propres forces, tombait dans toutes sortes d'erreurs, fluctuait à tous vents, et, descendant la pente fatale, ne tardait pas à se nier elle-même, essayant follement de se suicider.

Les enfants de l'Eglise, même quand ils

gardaient le trésor doctrinal, s'isolaient un peu trop du mouvement, des idées de leur temps, infidèles en cela à l'esprit de leur maître, mais, le plus souvent, ils oubliaient ce trésor, n'avaient pas l'idée d'y chercher le remède aux maux de l'intelligence et des armes pour vaincre l'erreur et faire triompher la vérité catholique. Certains même se laissèrent entamer, adhérèrent à des doctrines sans consistance, défendirent leur foi avec des armes émoussées, n'en donnèrent que des exposés sans vigueur et sans fierté.

On connut alors des périodes de médiocrité doctrinale et de pauvreté théologique. La grande lumière de saint Thomas et de son école étant comme voilée et cachée sous le boisseau, le monde languit des insuffisances de l'apostolat intellectuel : le torrent d'erreurs, ne trouvant plus de digues, poursuivit ses dévastations.

C'est alors que l'Eglise, gardienne de la santé, de la raison, en même temps que de l'intégrité de la foi, entreprit la restauration dans les écoles de la philosophie thomiste : Léon XIII donnait au monde l'Encyclique *Aeterni Patris*, proclamait saint Thomas *Patron de toutes les écoles catholiques* et travaillait de mille manières, pendant tout son long et glorieux pontificat, à cette nécessaire restauration. Pie X continuait son œuvre. Les ravages causés par le modernisme jusque dans le clergé lui montraient l'urgente

nécessité. Benoît XV publiait le Code canonique préparé par Pie X, qui fait, de la fidélité à la méthode, à la doctrine et aux principes fait de saint Thomas d'Aquin une loi universelle dont rien ni personne ne peut dispenser qui que soit dans l'Eglise.

Le pape glorieusement régnant, Pie XI, marche sur leurs traces. Il a saisi avec bonheur l'occasion du sixième centenaire de la canonisation du saint Docteur pour promouvoir et intensifier ce mouvement de retour au thomisme. L'Encyclique *Studiorum Ducem* est, à ce titre, d'une portée considérable. L'objet de ce document est d'insister sur la sainteté de Thomas, en même temps que sur l'excellence de sa doctrine, pour nous faire comprendre que l'imitation de ses vertus ne s'impose pas moins à nous que l'étude de sa pensée. On ne peut être vraiment son disciple que si on unit, à son exemple, la science et la sainteté. C'est l'impérieux devoir de tous ceux que Dieu appelle, à un titre quelconque, sur quelque terrain que ce soit, à combattre l'erreur et à faire connaître la vérité.

Vous donc, jeunes gens, qui demain serez prêtres, suivez avec amour, dans ses ascensions vers la science et la perfection, le *Patron des écoles* et le *Guide des études*. N'épargnez aucun effort pour devenir, par toute l'âme, de vrais thomistes.

Quant à vous, mes Frères, ne croyez pas que l'enseignement du grand Docteur

vous soit inaccessible, que sa lumière ne soit pas faite pour vous, ou que vous puissiez seulement prétendre à la recevoir réfléchie par d'autres. On étudie de plus en plus saint Thomas dans le monde. Les études classiques auxquelles se livre, avec succès d'ailleurs, la jeunesse féminine elle-même, facilitent pour beaucoup le contact direct avec la philosophie et la théologie. Que ceux et celles qui ont des loisirs s'appliquent à cette étude, dont les fruits sont si savoureux, pour soi et pour autrui.

En tous cas, nous pouvons tous, non pas prétendre acquérir par nos efforts, mais aspirer à recevoir de la bonté miséricordieuse cette sagesse d'amour, cette mystérieuse science de Dieu, qui, précédée ou non de la spéculation, en rejoint et en dépasse les raisonnements par le simple regard de l'esprit, totalement livré à Dieu et devenu, par la charité, comme une même chose avec lui. A qui ne refuse rien, absolument rien de ce que Dieu lui demande, il est dans les habitudes de Dieu de donner cette connaissance pleine de saveur de son être et de sa beauté.

En tous cas, tous peuvent prier et souffrir pour que, dans l'Eglise, une légion d'hommes, épris d'amour pour la vérité, à se vouent son unique service, imitant la magnanimité et l'humilité du saint Docteur, approfondissent et amplifient sa doctrine, prolongent, par leurs labeurs, son action apostolique

et, par le salut des âmes que l'erreur enchaîne et perd, mais que la vérité délivre et sauve, préparent des triomphes au Christ-Vérité, au Dieu-Amour.

Ainsi soit-il !

*Collaudetur Christus rex Gloriam,  
Qui per Thomam, lumen Ecclesiam,  
Mundum replet doctrina gratiam!*

Soit loué le Christ Roi de gloire,  
Qui par Thomas, lumière de l'Eglise,  
Remplit le monde de science de la  
grâce !

# Autobiographie

Benoît Lavaud (1890-1979), *Souvenir en fragments*, Mémoire dominicaine cerf, N°18.

(...) J'ai raconté plus longuement dans des notes autobiographiques écrites pour ma famille, comment je fus appelé à étudier en vue du sacerdoce par l'évêque qui me confirma, Monseigneur Le Camus, en juin 1902 ; mes années d'apprentissage : études classiques à la division ecclésiastique de l'Institution Notre-Dame-de-Recouvrance de Pons (1903-1907) ; études ecclésiastiques au grand séminaire de La Rochelle ; mon ordination à 22 ans et 7 mois ; mon vicariat de cinq mois à Aigrefeuille d'Aunis ; ma première année d'études complémentaires au Collège Angélique, via san Vitale, à Rome ; mon nouveau séjour à Aigrefeuille au début de la guerre 1914-18 ; ma « récupération » pour service armé en novembre 1914, où on fit passer un nouveau conseil de révision à tous les exemptés et réformés<sup>1</sup> ; mes premiers temps de vie militaire à Limoges, puis au camp de la Courtine comme élève officier de réserve (E.O.R) mon premier séjour au front d'Artois ; mes blessures le 25

septembre 1915, etc...

Or, jusqu'à peu de temps avant ces blessures, je n'avais pas conscience d'un appel à la vie religieuse dans l'Ordre de saint Dominique. J'étais « thomiste » mais saint Thomas ne m'avait pas encore conduit à saint Dominique. Je dis que j'étais « thomiste », j'avais même commencé à l'être depuis longtemps, dès mes années de philosophie au grand séminaire étant l'élève du P. André Garbay, dominicain de la province de Toulouse, que Monseigneur Le Camus avait engagé comme professeur de philosophie dans l'équipe disparate qu'il avait constituée pour réformer, selon ses vues, les études ecclésiastiques (autre histoire que je n'ai pas à raconter ici !). Le P. Garbay ne portait pas l'habit dominicain mais la soutane des prêtres séculiers. Plein d'humour, jusque dans ses sermons à la cathédrale, bon philosophe et théologien, il était aussi un excellent pédagogue, agrémentant ses cours d'histoires fort drôles, que sa manière de les dire rendait encore

---

1 J'avais été définitivement réformé en 1912, non par faveur ni protection mais (ce qui alors n'était ni erreur ni mensonge, pour « faiblesse générale très accentuée ») cela avait permis mon ordination précoce dès que je commençai d'aller mieux. Je voulais m'engager comme aumônier bénévole d'un régiment, mais Monseigneur Eyssautier ne me le permit pas et m'envoya garder la paroisse d'Aigrefeuille, dont le curé et le vicaire, mon successeur, avaient été mobilisés. Ils ne reviendraient ni l'un ni l'autre : le vicaire, l'abbé Moïse Dandonneau fut tué dès le début de la retraite de Charleroi, et le doyen Chassereau mourut de maladie de Mytilène le 11 novembre 1918.

plus comiques. Mais les-dits cours n'en étaient pas moins sérieux et solides quant au fond. Je l'eus pour professeur durant les deux années de philosophie ; il quitta La Rochelle en 1909 (où il fut remplacé par le jeune P. François Claverie à peine sorti du studentat) pour professer à l'institut Catholique de Toulouse. Atteint plus tard d'albuminurie, il fut soigné de longues années, avec le dévouement que tant de nous ont éprouvé depuis, par nos sœurs de Monteils à la clinique Saint-Michel. Il y mourut le 18 février 1931, âgé de 66 ans.

Notre professeur de dogme n'avait guère étudié à l'Institut Catholique de Paris que la « théologie positive », comme elle s'y enseignait en ce temps-là ; la théologie spéculative n'était pas son fort, et elle le serait encore moins de son successeur, ancien professeur d'allemand qui, lui, franchement n'entendait rien à la métaphysique. J'étudiais beaucoup tout seul. Des problèmes théologiques qui me passionnaient, je cherchais, trouvais, ou du moins entrevoyais la solution dans mes lectures personnelles, dont ne réussirent pas à me décourager les difficultés intrinsèques, ni ce que purent me dire deux supérieurs l'un après l'autre, pour m'en détourner. Paix à leurs cendres et silence sur leurs noms. Je lisais surtout, y trouvant plus de lumières qu'ailleurs, les ouvrages thomistes : comme *Crédibilité et apologétique*, *Le donné révélé et la*

*théologie* du P. Gardeil, les premiers livres du P. Garrigou-Lagrange, et surtout saint Thomas lui-même dans la *Somme théologique*. Je me procurai, à l'exemple de mon ami l'abbé Henri Grasset, les quatre ou cinq premiers volumes du commentaire français littéral (plus littéral certes qu'élégamment français) de la *Somme théologique* du P. Pègues. Je n'étais pas riche et j'avais écrit à l'auteur mon désir de posséder le « commentaire ». Il m'avait répondu aimablement : « Ce qui importe, c'est que vous ayez le commentaire, et vous l'aurez. Pour le prix, faites uniquement ce que vous pourrez ! » Je fis ce que je pus en envoyant 20 francs, mais c'étaient des francs-or ! Si plus tard je ne devais guère user des volumes ultérieurs qui parurent au rythme régulier que l'on sait, si je préférerais lire saint Thomas dans son texte et ses commentateurs latins, Cajetan, Jean de saint Thomas, les Salmanticenses, je n'en étais pas encore là et je tiens à rendre ici hommage au P. Pègues : il m'a introduit à l'étude directe de saint Thomas, du « texte purissime » comme il dirait plus tard d'un ton inimitable en préparant, selon ses propres procédés critiques (que décela malicieusement par critique interne le recenseur du Bulletin thomiste) l'édition de poche, « tascabile » de la *Somme Théologique*.

On peut donc être thomiste d'intention et, initialement, de fait, sans être dominicain ni aspirer à l'être. L'Eglise, qui félicite maternellement l'Ordre de

saint Dominique de lui avoir donné le « Docteur commun », qui recommande (avec quelle insistance, quelle continuité et, aujourd'hui avec quel succès limité !) à tous les clercs et à tous leurs maîtres la fidélité à la méthode, aux principes et à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, ne recommande pas l'entrée en masse dans l'Ordre dominicain, cet Ordre ne m'intéressait alors que parce qu'il était celui de Saint Thomas.

J'étais donc thomiste, et désireux de le devenir davantage, sans penser à devenir frère prêcheur, lorsque, en 1913, l'année de mon ordination et après mon court vicariat, Monseigneur Eyssautier m'envoya à Rome préparer mes grades en philosophie scolastique. Pensionnaire à la Procure de Saint-Sulpice, je déclarais en arrivant au suave Monseigneur Herzog que je voulais étudier chez les Dominicains. « Rien de plus facile me répondit-il, ici tout le monde va au Collège Angélique qui est à deux pas. »

Il fallait marcher davantage pour trouver où dire la Messe, y ayant fort peu d'autels en la maison. Le « Collège angélique », bâti par le P. Cormier, ancien provincial de Toulouse devenu général de l'Ordre, était en même temps alors la Maison Généralice. Il était situé près du Collège canadien, dans la rue san Vitale, perpendiculaire à la Via del Quatro Fontane, dont la Procure occupe le n°113. Une minute suffisait amplement pour se rendre au cours.

La Procure est restée au même endroit, et y est encore, mais l'Angelicum fut transféré au couvent des Saints-Dominique-et-Sixte, récupéré par le P. Gillet, 1, Salita del Grillo, assez à l'écart de la via Nazionale pour que la rumeur en soit atténuée. Et l'Angelicum est devenu le 7 mars 1963, l'Université Saint-Thomas in Urbe et l'adresse : Largo Angelicum.

Le professeur de philosophie et d'histoire était le père Anselme Rohner, saint-gallois dont je serai plus tard le collègue à l'Université de Fribourg. Son cours était écrit sur de gros cahiers noirs qu'il n'ouvrait jamais mais pétrissait tout le temps. Il était très fort, mais son débit régulier sans jamais aucune hésitation ni reprise n'était cependant pas enchanteur. L'homme avait quelque chose de l'ours bernois. J'entendais surtout avec délice le samedi le Père Garrigou-Lagrange traitant *De Revelatione*. Il avait alors 36 ou 37 ans, était en pleine force et dans tout son éclat. Il marquait ses auditeurs. Ne préparant pas l'examen de théologie (c'était bien à tort car j'aurais pu le le faire comme le Père Dulau, lazarisite), je n'entendis qu'occasionnellement le Père Szadoc Szabo, massif comme sa chaire. Je retrouverai cette chaire en 1954 à l'Angelicum et la ferai démanteler comme trop encombrante et disproportionnée à la salle où on l'avait mise. Au P. Szabo succédait chaque matin le P. Pègues; il ne me captivait pas. De temps en temps j'allais

entendre le P. Hugon, que j'appelais « *Quippe qui* » ( De fait), parce qu'il répétait souvent ces mots. Il bouchait tous les trous, faisait les cours dont les autres ne voulaient pas, dans ses leçons de « *casus conscientiae* » (Cas de conscience), il en proposait parfois de saugrenus, comme celui que j'appelle « *ascendo navim ...* » ( Je monte sur un navire ...). Atteint d'une sorte de boulimie, il devait manger beaucoup et venait disserter sur le jeûne et l'abstinence la bouche encore pleine de chocolat qui se voyait aux commissures. A toute demande d'explication, il répondait invariablement : « j'ai mis ça dans mes livres ». Sa candeur et sa naïveté étaient prodigieuses. Un de ses élèves, l'abbé Mahieu qui devait écrire un ouvrage sur François Suarez, avait composé sur ce cher P. Hugon, un sonnet dont voici les 3 premiers vers

« Son âme était un palmier qu'aucun vent ne secoue.

Sa doctrine un tissu qu'aucun doute ne troue,

Il va, des textes sûrs, la trame déroulante ... »

Comment ne pas mentionner encore le Père Elrington, qui faisait dans un français approximatif un cours de biologie, lui, irlandais, à des étudiants, espagnols pour la plupart en cet Angelicum dont la langue était le latin,

2 C'est d'un tel inconvénient que certains pères du Concile se plaindront, au sujet d'interventions de « Pères » italiens.

3 Celui qui porte la traîne de la robe d'un pape, d'un prélat

au centre de cette Rome où tout le monde, *in primis* le pape parle italien ! C'était très amusant, et quel homme charmant ! Le P. Cordovani, qui devait plus tard être professeur à l'Université du Sacré-Cœur à Milan, puis Maître du Sacré Palais, et venir à Fribourg en 1942 enquêter sur mon orthodoxie (mais n'anticipons pas !) faisant sans éclat un cours de philosophie morale, avec force renvois à saint Thomas. On n'entendait guère de chaque mot que la syllabe accentuée<sup>2</sup> ; ce n'était point passionnant. Je laisse la galerie incomplète. Au reste *isti professores per accidens se habent* (Ces professeurs se rapportent par accident) à l'histoire de ma vocation que je me raconte à moi-même.

Je ne dis rien de l'enchantement de Rome, de Saint Pie X, que je pus regarder à loisir lors des cérémonies de la Sixtine où m'emmenait en qualité de « *caudatario*<sup>3</sup> », le cardinal Falconio, ancien délégué apostolique à Washington, à qui j'avais été présenté par le Father Heath, ce père américain qui faisait sans se hâter du droit canon et qui aspirait, quoique sans quartiers, mais non sans dollars, à se faire admettre à l'*Accademia dei nobili ecclesiastici* ; il y réussit. Un soir il m'invita à dîner avec un aimable *Monsignore* auditeur de la nonciature à Vienne, dans un restaurant du Palatin et, m'ayant présenté, ajouta :

« croyez-vous qu'il est bête ? il est venu à Rome faire de la philosophie (...) A quoi voulez-vous qu'on arrive avec cela ? » je répondis que je n'avais pas la moindre intention « d'arriver » mais d'apprendre. Sur quoi l'auditeur me raconta ce qu'il appelait l'examen de philosophie de Polichinelle, dont la matière de distinguer majeure et mineure et de se désintéresser de la conclusion n'avait rien de scolaire mais de tout du « je m'en fichisme ».

Je préparai mon examen de licence en particulier au cours de promenades au Pincio avec un condisciple, le P. Pierre Dulau, lazariste, aujourd'hui grand dignitaire et gros bonnet de sa congrégation des prêtres de la Mission, de retour de Rome où l'état-Major lazariste s'était transféré. Nous découvrîmes à notre joyeux étonnement, que nous avions appris à force de l'entendre, à parler latin, non certes le latin des encycliques pontificales, ni celui de Cicéron mais le latin « scolastique ». Moralité : pour l'application de *Veterum sapientia*<sup>4</sup>, le tout est de s'y mettre et de s'y mettre pour de bon. Les professeurs s'entraîneront à le parler et les étudiants d'abord à le comprendre, puis à le parler à leur tour. Ils n'en parleront pas moins bien français. Ainsi pour apprendre à nager faut-il se jeter à l'eau et commencer à faire des mouvements, la tête sous l'eau ; elle émerge vite.

C'était la méthode selon laquelle le Père Ménard apprenait à nager à ses enfants de cœur. J'ai moins que d'autres horreur du latin, ayant dû le parler depuis lors, 13 ans à Fribourg, 6 ans à Rome.

Licence passée, je revins d'un trait à Paris, que visitai durant quelques jours en compagnie de l'abbé Petit, l'ancien curé de Nancras, épris de philosophie, qui avait obtenu un congé pour venir prendre ses grades à l'Institut Catholique, la « Catho » comme on dirait plus tard. Puis je regagnai ma chère Saintonge à l'air pur et doux, au ciel léger.

## La guerre

Aigrefeuille, durant les premiers mois (mais voir plus haut). Récupéré en novembre pour l'armée, soldat à Limoges, élève officier au camp de la Courtine (quels souvenirs j'en pourrais rapporter !), départ au front en juin 1915 en qualité d'aspirant.

J'allais avoir 25 ans et je ne pensais pas encore à entrer dans l'Ordre de saint-Dominique. Et, *inter castrorum pericula* (Parmi les dangers de la guerre), à la caserne, au camp, dans les tranchées et même au repos à l'arrière ou en permission, je n'avais guère le temps de m'occuper assidûment de saint Thomas. Je me rappelle pourtant avec émotion que, cantonné dans un village

---

4 Encyclique de Jean XXIII du 22 février 1962 sur les études ecclésiastiques où il maintient l'usage du latin.

au nord d'Amiens, j'ai expliqué de mon mieux à un jeune sous-lieutenant imberbe, Ypas, les preuves thomistes de l'existence de Dieu, les fameuses cinq voies convergentes, et d'autres points de théologie. Le cher garçon était émerveillé de ces choses, malgré les imperfections de l'exposé. Pauvre petit Ypas ! Il devait être tué le 25 septembre. Et après sa mort, blessé moi-même, j'écrirai à sa sœur ce qu'avaient été nos entretiens et dialogues, philosophiques et spirituels !

On a beau avoir claire conscience de son identité personnelle à travers toutes les vicissitudes d'une longue existence, et c'est une expérience qui s'aiguise quand on repasse ses années, *sive in amaritudine sive in laetitia cordis sui* (Dans l'amertume ou dans l'allégresse de son cœur), on n'est pas toujours capable de situer avec précision les premières touches d'une grâce, d'un appel de Dieu qui se développera et que l'on ne percevra bien qu'épanoui.

Il me semble pourtant que c'est vers le mois d'août ou au début de septembre 1915, dans les heures calmes des tranchées de 3e ligne du « labyrinthe » en Artois, au cours de je ne sais quelle lecture ou méditation que surgit en moi soudain une première idée de me faire dominicain si je revenais de cette guerre dont nul ne pouvait prévoir alors quand elle finirait. Mais en reviendrais-je ? j'avais bien des chances

d'y rester. A quoi bon, dès lors, faire des projets d'avenir ? Aux premières lignes, on voyait tomber tant de camarades ; aux précédentes offensives, combien infructueuses ! de mai, il en était tombé un si grand nombre qu'on piochait parfois dans des cadavres mal enterrés et, dans le *no man's land* entre les lignes de tranchées, il y avait encore beaucoup de corps non ensevelis en décomposition. Quelle odeur ! Pourtant même en première ligne, dans les petits gourbis, faible protection contre les crapouillots ou les obus, je lisais et méditais. J'ai lu alors les deux volumes de la vie de sainte Thérèse (d'Avila) par elle-même, traduction des Carmélites de Paris. Première prise de contact avec la *santa Madre*, qui me deviendrait si chère que je me surprendrais plus tard à l'appeler comme les carmélites « notre mère sainte Thérèse ».

Je prenais des notes, préparais des sermons pour les « repos » à l'arrière. La grâce m'était donnée d'offrir ma vie au Seigneur, s'il la voulait.

L'offensive du 25 septembre<sup>5</sup>, sa préparation d'artillerie imparfaite ; la vie passée sous une pluie fine à confesser des camarades dans un pré où paissaient des bœufs et des vaches. Parmi ces camarades, plusieurs, dont mon capitaine mourraient le lendemain ; la nuit employée à rejoindre le Labyrinthe et puis, avec quelle lenteur du fait des embouteillages et des croisements ! la

---

5 Il s'agit de la troisième tentative de percée en Artois du 25 septembre au 11 octobre 1915.

« position de départ » ; l'attente toute une longue matinée (nous devions attaquer à midi vingt), quel cauchemar ! Nous savions tous que nombre d'entre nous ne verraient pas la fin de ce jour, mais nul ne savait s'il serait de ceux-là où des survivants.

Je ne fus que blessé, et dès le début de l'attaque<sup>6</sup>. La grâce m'avait fait renouveler bien des fois, mentalement et par écrit (mais qu'est devenu ce carnet ?) l'offrande de ma vie en ces heures interminables. L'instinct de conservation, quand je vis en sang mes mains percées et sentis la douleur

atroce (*in locis maxime sensibilibus*, dit saint Thomas des mains crucifiées<sup>7</sup>), me suggéra : « tu es blessé, peut-être vivras-tu ! ». Mais aussitôt je pensais qu'ainsi atteint aux mains, je ne pourrais sans doute plus jamais célébrer la sainte messe et je pleurai. L'aumônier me consola. Aux divers postes de secours ou coulait la teinture d'iode sur les plaies que l'on pansait et re-panisait, je fis la douce expérience de la fraternité sacerdotale : il y avait partout des prêtres infirmiers ou brancardiers. A Fère-en-Tadernois, sous une tente, un prêtre lieutenant, blessé du bras droit me fit manger de sa main gauche, me

---

6 COMMUNICATIONS DE L'ÉVÊCHÉ

Un de nos prêtres-soldats blessé. M. l'abbé Léopold LAVAUD, aspirant-officier, dont les études théologiques à Rome ont été interrompues par la mobilisation, fait écrire, le 26 septembre, à Monseigneur : « Vous avez peut-être su que nous avons pris hier une offensive générale. L'heure de l'attaque était fixée à midi 25. J'ai été blessé au moment où je franchissais le parapet de notre tranchée, à la tête de ma section, en la conduisant à l'attaque. Deux balles de mitrailleuse m'ont atteint aux deux mains... Nous fûmes accueillis par un véritable déluge de mitraille. Il est vraiment miraculeux que j'en échappe à si bon compte. J'ai craint, à voir l'inertie de ma main droite, que l'amputation n'en fût nécessaire. On me dit que la guérison sera longue, mais sûre. Je souffre beaucoup : le moindre mouvement m'occasionne de vives douleurs... On me dirige vers l'intérieur. »

Un de ses camarades, aspirant-officier comme lui, a écrit, le 29 septembre, à la mère du blessé, la lettre suivante, dont Monseigneur reçoit communication : « Madame, je ne serai sûrement pas le premier à vous apprendre l'héroïque conduite de Léopold et le prix que lui a coûté son beau mouvement. Je veux cependant vous témoigner toute mon admiration pour mon camarade, qui, aîné de la promotion, a su nous donner le plus bel exemple d'abnégation et de courage. C'est en entraînant à l'assaut une section qui hésitait, que Léopold a été blessé aux deux mains... Une proposition pour citation supérieure a été signée par le commandant. En communiquant cette lettre à Sa Grandeur, M. le Curé de Pont-l'Abbé, ajoute : « Vous serez heureux de voir qu'en Léopold le soldat égale le prêtre et honore le clergé du diocèse. »

Prions Dieu de garder à ce cher blessé, pour le travail de l'avenir, le libre usage de ses deux mains, cruellement atteintes, qui, consacrées il y a deux ans par l'onction sacerdotale, viennent de l'être par le sang versé au service de la patrie. Que ce jeune prêtre-soldat reçoive, avec nos félicitations, l'assurance de notre vive sympathie, de nos souhaits et de nos prières !

Bulletin Religieux du diocèse de La Rochelle & Saintes, 9 octobre 1915 N° 15/52<sup>e</sup> année

7 *Somme théologique*, IIIa, q.46, art. 6.

portant la cuiller aux lèvres.

La simple évocation globale de ces souvenirs m'émeut encore. Les raconter serait infini. Je passe sur mes séjours successifs aux hôpitaux : Beauvais où, me dit une infirmière, la mode était aux robes violettes parce qu'on voyait beaucoup le nouvel évêque, alors que le précédent ne sortait pas ; Dieppe, Hôtel Métropole<sup>8</sup>, où, au grand étonnement de mon infirmière, une jeune dame anglaise, fille d'un pasteur, veuve de guerre, je me plongeai dans les *Disputationes du Cursus theologicus* de Jean de Saint-Thomas, dont Monseigneur Eyssautier, sur ma demande, m'avait envoyé deux volumes de l'édition Vivès ; Dieppe, où vint me voir ma mère avec ma cousine Adrienne Gatti, et où l'abbé Cornichon (c'était son nom, et je n'y puis rien),

curé de Corminbœuf m'introduisit chez la bonne dame Bovin, veuve d'un notaire, qui tenait en quelque sorte table ouverte.

Dieppe, où je prêchais avec des planchettes de bois et de gros pansements aux mains ; où, alors que mon évêque avait demandé pour moi à Rome la permission de célébrer la messe d'une seule main, la moins blessée, je pus constater, le 1er novembre, que je parvenais à joindre tant bien que mal le pouce et l'index droits, en sorte que je recommençai à célébrer dès le lendemain et que la permission, quand elle arriva, fut inutile. Coutances, Grand Séminaire, où la custode de la Cathédrale, qui pesait bien 120 kilos, me fit faire une promenade en voiture dans la région, avec un camarade, instituteur dans le civil, blessé comme

---

8 M. l'abbé Lavaud, qui est hospitalisé à Dieppe, annexe 37 (hôtel Métropole), a voulu donner lui-même de ses nouvelles à Monseigneur, par quelques lignes péniblement tracées de la main gauche. Son état s'améliore peu à peu. « Les doigts qui tiennent la plume sont encore insensibles » ; mais il y a lieu d'espérer que cette main reviendra avec le temps à un état normal. Quant à la main droite, beaucoup plus grièvement atteinte, le blessé exprime la crainte de ne pouvoir jamais se servir de l'index. Il émet l'espoir que le Saint-Père voudra du moins lui laisser la consolation de célébrer le saint sacrifice, en lui accordant à ce sujet la dispense nécessaire.

Bulletin Religieux du diocèse de La Rochelle & Saintes, 23 octobre 1915 N° 17/52<sup>e</sup> année

M. l'abbé Lavaud, dont nous avons signalé la belle conduite au feu, vient d'être cité à l'ordre du jour et a obtenu la croix de guerre. On sait qu'il a eu les deux mains traversées, au moment où il s'élançait à l'assaut des tranchées ennemies. Nous sommes heureux d'annoncer que ses blessures sont en bonne voie d'amélioration.

Bulletin Religieux du diocèse de La Rochelle & Saintes, 15 Janvier 1916 N° 29/52<sup>e</sup> année

moi. Et là je lus Barbey d'Aurévilly<sup>9</sup> : c'était l'endroit tout indiqué pour ces histoires dont le théâtre est la lande toute proche de Lessay. Rochefort (Jeanne d'Arc) où après une première convalescence en famille, je faisais de la mécanothérapie, et commençai à titre d'exercice complémentaire à taper à la machine ; je prêchai à Notre-Dame et à Saint-Louis. Ces prédications suscitèrent même un incident qui me permit de dire qu'on m'avait fait l'honneur, bien immérité, de me traiter comme les dames de Milan avaient traité jadis saint Ambroise en empêchant leurs filles d'aller l'entendre prêcher sur la virginité ! Il est bien vrai qu'alors, jeune et soldat, je ne manquais pas d'une certaine audace en chair. En ce temps-là on prêchait en chaire et non du chœur, au micro ... Comme tout cela est loin !

Après Rochefort, j'eus une nouvelle permission, que j'allai passer à fort peu de frais à Rome et Subiaco. Je remportai la *Theologia mystica divi thomae* de Vallgornera que m'avait recommandée le P. Garrigou ; mais je n'eus guère le temps de lire cet ouvrage et quand je le lus plus tard, je n'en fus pas tellement ravi. Quel voyage ! L'uniforme français en ce temps de Verdun valait en Italie des sympathies et des invitations dont il fallait plutôt se défendre : on se serait vite enivré à entrer chez tous ceux qui

voulaient faire goûter leur vin. D'autres invitations étaient acceptables quand j'allai à Subiaco, le chef de gare du Bivio, vint me prendre par la main en seconde classe pour m'installer en première. J'ai objecté mon billet : « Ma, fa niente, Signore ! (Mais ça va monsieur) ».

C'est durant mon séjour à Rome d'où je revins par Florence que je n'avais encore jamais vue, que je fis un pas, encore non décisif vers saint Dominique.

Un dimanche, aux vêpres à l'Angélicum, je vis le père Cormier, arrivé à la fin de son généralat, se prosterner au cœur en *venia*.<sup>10</sup> Il demandait la bénédiction des itinérants pour se rendre au chapitre général de Fribourg, qui devait lui donner un successeur. C'est ce qu'on m'expliqua. Je trouvai admirable l'humble geste du vénérable vieillard.

Un jeudi, j'allais faire une promenade avec le Père Garrigou-Lagrange. Il avait bien dû, lui aussi, au début de la guerre, aller passer un conseil de révision, mais on l'avait renvoyé heureusement à ses cours et à ses livres. Comme nous parlions de la guerre, il me disait qu'il aurait du courage s'il était avec moi. Je lui répondis qu'il valait mieux qu'il continuât à faire de la théologie. Plus tard il m'appellerait, en prononçant les mots d'une manière très drôle « Capitaine Lavaud ». Nous parlâmes aussi de choses plus directement

9 Jules Barbey d'Aurevilly, écrivain français né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche) le 2 novembre 1808, décédé à Paris le 23 avril 1889.

10 la *venia* et une prostration, le corps étendu à terre sur le côté droit, une jambe sur l'autre.

théologiques ou spirituelles. Tout à coup il me déclara : « Mais cher abbé Lavaud, il ne vous manque plus que l'habit pour faire un bon dominicain ». Je vis là une indication. J'expliquai pourtant au Père que pour prendre l'habit de Saint Dominique, il me fallait d'abord revenir de la guerre, ce qui était fort incertain ; que j'avais une grande dette envers mon diocèse, qui avait fait les frais de mon éducation cléricale et de mes études complémentaires dont l'évêque comptait sur moi pour enseigner, si Dieu voulait, après la guerre au séminaire de La Rochelle. Il reconnut que je devais donner au moins quelques années à ce diocèse et à ce cher évêque qui me traitait avec tant de bonté paternelle.

Je passe vite sur la suite : un nouveau stage au camp de Valbonne près de Lyon, d'où j'allai un week-end à Ars et où je sortis sous-lieutenant ; affectations successives à Guéret, Bergerac et Excideuil, où je fis sur le grand cheval alezan de mon vieux capitaine (qui ne le montait pas et préférait se promener en sabots) de jolies randonnées pleines pour moi de souvenirs pittoresques. Retour sur le front, mois passés encore comme chef de section, qui n'était pas même capable, avec ses doigts cassés, de tirer à bout portant un coup de revolver sans faire dévier l'arme d'au moins 20 degrés. Intervention de mon colonel, Jean de Montenon, qui

me prit à son petit état-major comme officier de renseignements. Je devais le rester jusqu'à la fin de la guerre sous les divers colonels ou commandants qui se succédèrent à la tête du régiment quand le pauvre de Montenon, un malchanceux, eut été limogé après de rudes combats et de lourdes pertes, dont il n'était pas plus responsable que d'autres.

Durand ces deux dernières années de guerre, au milieu des pires dangers, contrairement aux impressions d'avant mes blessures, je me sentais invulnérable. Ma mère, qui se rongait d'inquiétude, m'avait dit un jour : « Tu n'y resteras pas, tu reviendras » ; et ces paroles mettaient comme un talisman. Je circulais toujours seul pour faire mon métier, ne craignant que d'être fait prisonnier quand je m'aventurais, car je redoutais la captivité plus que la mort. Je voulais être seul pour n'exposer personne et parce qu'on est moins en danger seul qu'accompagné, quitte à n'être pas secouru si on est atteint. J'aurais d'ailleurs difficilement trouvé quelqu'un pour me suivre partout où je me hasardais. Mes chefs, après m'avoir dit plusieurs fois d'emmener toujours quelqu'un avec moi, acceptèrent mon entêtement et, sur mes explications, me surent gré de ce solitarisme obstiné : ils me donnèrent même de belles citations<sup>11</sup>, et je n'eus jamais une égratignure (mais seulement des

---

11 Nos prêtres au front. Ils continuent à être l'objet de brillantes citations. Voici les trois dernières obtenues, cette année, par M. l'abbé Léopold LAVAUD, déjà cité, en 1915, à l'ordre de la brigade,

déchirures ...). Un jour, le 14 octobre 1918, un obus tomba sur la maison où, revenu des lignes, je me rasais, défonçant le toit, cassant ma bicyclette et blessa légèrement mon ordonnance. Je sautais par la fenêtre, me précipitai dans la cave en face où était presque tout l'état-major du régiment. Un autre obus tomba juste derrière moi, blessa plusieurs à l'intérieur de ces éclats dont aucun ne me toucha et je n'eus qu'à refaire un peu ma toilette, ma chemise était pleine de fragments de plâtras de la maison défoncée. Ceci fait avec excuses à la compagnie - on pense bien qu'il

n'y avait pas de salle de bain attenante où je puisse m'isoler - je tapais mon rapport comme si de rien n'était ; mais comment oublier qu'avant cet incident j'étais resté longtemps en observation à l'abri d'un énorme tas de fumier près des corps de trois capitaines qui avaient été tués dans la journée. Depuis ce jour, je comprends mieux le livre de Job...

Ce que m'avait dit le P. Garrigou concernant l'ordre de saint Dominique me restait dans la tête et le cœur. Désormais assuré que je reviendrais, pour la raison que j'ai dite, mais

---

pour avoir été « blessé grièvement en entraînant brillamment sa section à l'assaut des tranchées ennemies ».

Extrait de l'ordre de la division n° 238 (62<sup>a</sup> division. - 21 avril 1918). - Le général Girard, commandant la 62<sup>e</sup> D. I., cite à l'ordre de la division: Le sous-lieutenant Lavaud, Alphonse-Léopold, officier de renseignements du 307<sup>e</sup> R. I.:

« Officier de renseignements d'une remarquable intelligence et d'une activité exceptionnelle. S'est particulièrement signalé en effectuant des reconnaissances aussi périlleuses que hardies de notre première ligne, notamment le 27 mars, en pleine attaque ennemie et sous un bombardement d'une extrême violence. S'est montré ainsi un précieux auxiliaire du chef de corps dans les circonstances les plus critiques. (Déjà cité). »

Extrait de l'ordre du régiment n° 456 (307<sup>e</sup> R. I. 18 août 1918). Le lieutenant-colonel Lemaitre, commandant le 307<sup>e</sup> R. I., cite à l'ordre du régiment: Le sous-lieutenant Lavaud, Léopold, officier de renseignements : « Splendide exemple de calme et de sérénité sous les plus violents bombardements. Toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses et les plus délicates. »

Extrait de l'ordre du corps d'armée n° 97 (5<sup>e</sup> C. A. - 4 octobre 1918). - Le général commandant le Ve C. A. cite à l'ordre du corps d'armée : M. Lavaud, Léopold, sous-lieutenant à la 23<sup>e</sup> Cie du 307<sup>e</sup> R. I.:

« Excellent officier, modèle de bravoure simple, sereine et souriante. Assure avec intelligence et conscience le service des renseignements. S'est dépensé sans compter dans la période du 7 au 19 septembre, en particulier au cours de la dure journée du 14 septembre, allant, de son propre mouvement, sous de violents bombardements et des feux intenses de mitrailleuses, préciser la situation des unités de première ligne. (3 citations antérieures). »

Le sous-lieutenant Lavaud vient d'être, à la suite de cette dernière citation, promu lieutenant.

Bulletin Religieux du diocèse de La Rochelle & Saintes, 16 novembre 1918 N° 20/55<sup>e</sup> année

conscient de ma dette, je m'ouvris par lettre à Monseigneur Eyssautier de mon intention, au futur conditionnel. Dans une des lettres paternelles qui m'écrivait, il me répondit que le nouveau code de droit canonique en préparation donnerait, espérait-il, « aux évêques le droit de retenir dans les rangs de leur clergé les séminaristes ou les prêtres qui auraient ou croiraient avoir une vocation religieuse. » J'écrivis ces mots comme si je les copiais sur la lettre étalée sous mes yeux. Dès lors, j'épiai la parution du nouveau code ... je ne savais pas grand-chose en fait de droit canon. Les quelques leçons qu'on nous en avait données au Séminaire n'allaient pas loin et étaient si peu captivantes que je ne me rappelle même plus qui les faisait. Heureusement que l'organisation des études amenait le professeur de théologie morale à nous en expliquer divers points, un exemple la législation du mariage, et des empêchements prohibants et dirimants. Et ceci me rappelle qu'aux vacances qui suivirent l'étude du traité de mariage, je dis au bon Monsieur Ménard ma crainte que certains mariages auxquels il assistait ne fussent nuls parce qu'ils ne tenaient guère compte du droit canonique. Il parut un peu stupéfait et me répondit : « Le droit canon ? de mon temps, on n'étudiait pas ça au séminaire ! » Il n'était d'ailleurs pas beaucoup plus fort en liturgie, qu'il définissait, bloquant le

fait avec le droit : « la liturgie c'est ce qui se fait à l'église ! » Et il suivait sa fantaisie plus que les règles.

Donc, j'attendais la parution du code. Alors j'en achetai un exemplaire en passant à Paris lors d'une permission ; j'en ai même dans la suite acheté nombre d'exemplaires pour en faire cadeau à des amis. J'achetais aussi des livres de théologie, par exemple les vingt volumes du *Cursus théologicus* des *Salmanticensis*, que j'ai toujours et que j'ai fait relier solidement. Mais je ne les ai pas lus tous comme Monseigneur Amoudru, que je ne vis jamais lire autre chose quand il était aumônier de dominicaines de Pensier. Et je lus ce fameux code, comme je pus, en grande partie dans mes déplacements à cheval. Mon ordonnance, Louis Dudognon, un bon saintongeais du côté de Mirambeau, qui fut évacué après l'affreuse journée du 16 mai au moulin de Laffaux<sup>12</sup>, appelait ce volume : le livre des trois canons ! « Mon lieutenant, disait-il, prononçant ainsi, faut-il que je mette aujourd'hui dans votre musette le livre des trois canons ? » la réponse était généralement : « Oui ».

Je trouvai donc le canon disant, entre autres, que sont reçus illicitement mais validement en religion « *les clercs qui ont reçu les ordres sacrés, si l'ordinaire du lieu n'a pas été consulté ou s'y oppose, du fait que leur départ se fait au détriment des âmes, ce qui pourrait être autrement*

12 Mon bataillon y perdit en une heure 8 officiers sur 16, dont le commandant, tué d'une balle dans le ventre.

*évité* » (canon 542,2) ce sont bien les trois seules lignes du code que je sache par cœur ! Le même canon dit précédemment que serait même invalide l'admission au noviciat de « *clerics tenus par serment de travailler au bien de leur diocèse ou de leur mission, pour le temps que dure cette obligation* » (canon 542,1).

Je n'avais pas fait un tel serment et j'avais filialement consulté l'évêque. Il n'était pas question pour moi de quitter mon diocèse en claquant d'aucune façon les portes.

Enfin, vint l'armistice, mon régiment étant au Arreux. Pour moi la démobilisation vint tard, en août 1919. En attendant, à la suite d'un dérangement sans gravité, au retour d'un voyage à Paris, où le Colonel m'avait envoyé, de Lure, acheter des « fourragères », je fus hospitalisé chez les sœurs de Sainte-Jeanne-Antide-Thouret-de-la-Charité-de-Besançon-sous-la-protection-de-saint-Vincent-de-Paul (c'est le titre complet de la congrégation). Vite guéri, la guerre étant finie, je n'eus pas de scrupules à me laisser retenir par un médecin de la ville mobilisé sur place. Il me dit « Où voulez-vous aller pour être mieux ? Restez ici quelque temps, vous aiderez notre curé ». C'était le bon chanoine Penotet ; il me fit prêcher et me dit un jour : « Vous avez une âme de pasteur, vous êtes fait pour être curé ». Je me rappelle avoir prêché un sermon sur saint

Joseph, patron de la bonne mort, où je commentai les prières des agonisants, le « Pars, âme chrétienne... » traduit à ma façon. Avant de quitter définitivement cet hôpital où je fis tant d'expériences sur le dévouement des religieuses et... les déficiences de certaines supérieures, ignorantes précisément de tout droit canonique et des droits de leur sœurs ; où je lus pour la première fois, d'un bout à l'autre la *Summa contre Gentiles* , je fis un petit voyage en Alsace. J'y rencontrai un vicaire général de Strasbourg qui m'invita à déjeuner avec lui chez les sœurs de Ribeauvillé, dont le vin blanc était fort bon ; et le soir, c'était le 31 mai dans un petit village au bord du Rhin, j'entendis les enfants de l'école qui pour la première fois chantaient en français des cantiques à Notre-Dame. Après quoi, avec le curé et les sœurs de l'école nous bûmes à la santé de la France et de l'Alsace une bouteille de derrière les fagots. Episode menu mais inoubliable.

Avant ma démobilisation à Angoulême et après, j'ai dû faire plusieurs petits voyages à Limoges pour le règlement et la détermination du taux de ma pension d'invalidité (25% donnant droit à 50% de réduction sur les chemins de fer ; je l'ai toujours mais je ne voyage plus guère).

En octobre 1919 je revins à Rome. L'année fut moins agréable que celle d'avant la guerre. On n'était plus bien nourri à la Procure, il y faisait froid,

il n'y avait plus de chauffage. Avec les abbés Poiget et Viossat, d'Orléans, deux anciens commandants d'artillerie aussi différents que possible et excellents amis, nous faisons de petits goûters de sardines à l'huile avant de dire ensemble le bréviaire... (matines anticipées).

A l'Angelicum, le père Rohner parti à Fribourg, avait pour successeur le jeune et brillant P. Santiago Ramirez qui ferait une belle carrière de théologien, professeur et écrivain. Après ces années de quasi-jachère intellectuelle, il n'était pas aisé pour moi de me remettre au travail et de rédiger une thèse. Je connus des mois d'angoisse, et puis me retrouvai dispos. Cette thèse latine (il n'était pas encore admis qu'on écrive en d'autres langues) était fort loin d'être un chef-d'œuvre, mais j'ai eu un excellent oral et obtint mon diplôme<sup>13</sup>. Grande consolation vers la fin de l'année scolaire ; des canonisations et notamment des saints de France sainte Marguerite-Marie et sainte Jeanne d'Arc. Cette dernière surtout attira grand concours. Monseigneur Touchet défilant avec les autres évêques, la mitre à la main et la tête fièrement levée, semblait dire : « Ma petite Jeanne, tu es sur les autels, mais c'est moi qui ai fini par réussir à te hisser là ». Je l'avais entendu quelques jours auparavant dire, dans le style qui lui était propre :

« Je sens que je l'aime cette enfant, et que je l'aime d'amour... ».

1920. Le grand séminaire de La Rochelle avait été fermé en 1913, à la fin de l'année scolaire au cours de laquelle j'avais été ordonné. Les quelques élèves qui restaient avaient été envoyés à Bordeaux. Après la guerre, il y avait, venant du petit séminaire où revenus des armées, une quarantaine de jeunes gens à instruire et préparer au sacerdoce. Le séminaire de la rue Massiou rouvrait. Bien modeste séminaire ! Il avait été construit en hâte en 1906, dans la propriété de l'école Fénelon, après la confiscation de l'ancien séminaire au parc spacieux, devenu lycée de filles. En 1907, la construction quand j'y arrivai, ou du moins l'aménagement n'était pas achevé, et toute l'année scolaire, ou presque, la maison continua d'être un chantier. Le bâtiment était plutôt léger ; les cellules fort petites. Ni commodité ni confort. Pas un bain, pas une douche, pas d'électricité. Le gaz dans les salles communes. Des lampes à pétrole dans les cellules. En 1920, on avait l'électricité, mais le calorifère était devenu inutilisable. Heureusement qu'à La Rochelle il ne fait pas très froid. L'étroite cour plantée d'arbres n'était séparée d'une cour de récréation de « l'Ecole Fénelon » que par une haie de lauriers peu denses. Le long de la

---

13 Un prêtre de notre diocèse, blessé de la grande guerre, M. l'abbé Léopold LAVAUD, vient de couronner de brillantes études faites à Rome par l'obtention du doctorat en philosophie, avec la mention cum magna laude cum accessu ad summam. Toutes nos félicitations!

chapelle (un rez-de-chaussée aménagé pour en tenir lieu) ; un très réduit et poussiéreux terrain de tennis. D'un côté l'horizon était bouché par les noirs et disgracieux gazomètres de la ville...

Quelle joie pourtant, après les longues années de guerre de pouvoir s'installer là, y travailler, y prier. Le Supérieur, un « fils de Marie Immaculée » (Pères de Chavagnes fondés par le vénérable P. Louis-Marie Baudouin) s'appelait Cornevin (presque comme la gare de Genève) ; et le P. Pichery, de la même congrégation, enseignait la morale ; l'abbé de Guerrif, revenu de sa Bretagne natale, la théologie dogmatique ; l'abbé Poivert, l'histoire ecclésiastique et mon cher ami l'abbé Henri Péponnet, l'Écriture sainte. Il avait le bras gauche atrophié et n'avait jamais été mobilisé. Après avoir préparé son doctorat en théologie à Rome pendant que j'étais à la guerre, il avait passé deux ans à Saint-Antoine où était installé le petit séminaire. Les petits devenus grands séminaristes le connaissaient tous. Le plus grand nombre s'adressaient à lui pour la confession et la direction spirituelle. Parmi les séminaristes qui avaient fait la guerre, au moins vers la fin, il y en avait en y avait en particulier Jean Marchand, les deux Salaün, Jean-Marie et Julien qui sont aujourd'hui archiprêtres de La Rochelle et de Saint Louis de Rochefort, Marcel Ancelin,

curé de Châtelailon, Hillairet, archiprêtre de Jonzac... J'en oublie, et non des moindres.

Quand j'avais quitté Rome le P. Garrigou-Lagrange m'avait bien recommandé de lire les livres de Jacques Maritain et, si possible, de faire sa connaissance. Je lus *l'Introduction à la philosophie*, et écrivis un long article que j'allai, vers le mois de février, présenter à Maritain à Versailles. C'est alors que je fis la connaissance de Jacques et de Raïssa et de Vera Oumançoff ; je les verrai souvent par la suite<sup>14</sup>. L'article parut dans la *Revue Thomiste* sous le titre « *La méthode d'invention en philosophie* »

A l'enseignement de la philosophie et de l'histoire on me fit joindre une manière de cours de prédication et des leçons « d'économie politique » ! domaine où je n'avais aucune compétence. Mais à 30 ans on a toutes les audaces, toutes les présomptions, et je me figurais qu'avec des livres je pourrais assimiler les notions suffisantes à une première initiation. De ces lectures, il ne m'est rien resté ; de ces leçons à mes élèves sans doute encore moins si possible.

L'aspiration à la vie dominicaine sommeillait ; je donnais à mon diocèse les années que le P. Garrigou m'avait assuré que je lui devais, et que j'avais

14 Raïssa Maritain décrit ainsi l'abbé Lavaud dans son Carnet de notes: « Nous avons fait l'année précédente [1921] la connaissance de l'abbé Lavaud et de l'abbé Péponnet, deux jeunes prêtres du diocèse de La Rochelle, pleins de flamme pour saint Thomas. L'abbé Péponnet, dont l'exquise finesse unie à une grande vigueur d'esprit nous charmait, devait nous être enlevé bientôt par la mort. Son ami l'abbé

conscience de lui devoir.

Je prêchais souvent. Dès la fin de 1920 au Carmel de la Rochelle, les panégyriques de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix ; à la Cathédrale, en diverses circonstances. Dans ces années d'après-guerre où l'on érigeait partout des monuments (combien laids le plus souvent !) en souvenir des morts de la guerre, j'eus à faire d'innombrables discours d'inauguration. J'étais donc souvent absent le dimanche, allant d'un bout du diocèse à l'autre, on ne payait même pas mes voyages ! J'avais heureusement quelques petites économies de ma solde, car on peut bien penser que le traitement de professeur de Séminaire était fort modeste : 1200 francs par an !

En 1921 pour la première fête nationale de sainte Jeanne d'Arc, je fus décoré de la Légion d'Honneur<sup>15</sup> sur la place d'armes de La Rochelle. J'avais encore un uniforme, un képi et des bottes, mais manquant de divers accessoires, j'avais dû pour la circonstance emprunter un sabre à un colonel

(j'avais oublié et perdu le mien dans une caserne à Angoulême), des gants blancs à je ne sais plus qui. Le colonel qui me décora pleurait en me donnant l'accolade car, me dit-il, je ressemblais à son fils mort à la guerre. Après cette prise d'armes, j'allai vite prendre une soutane et mon habit de chœur pour faire à la Cathédrale un petit sermon sur Jeanne d'Arc, en manière de litanies. La Cathédrale était archipleine ; mon père était venu avec mon cousin, Léonce Gatti, mari d'Adrienne Lavaud. Que je fusse décoré paraissait à mon père important et il était très fier de mes citations. A la fin de mon petit sermon, une dame, assise près de lui et qui ne le connaissait pas, disait : « Quel âge a ce jeune prêtre ? » « Trente ans, madame » « Vous le connaissez, monsieur ? » - « Un peu, madame, c'est mon fils. » Et il pleurait le soir en me racontant ce bref dialogue.

Durant ces années de La Rochelle, en qualité de tertiaire dominicain (j'avais fait profession à Rome entre les mains du Père Alix) j'avais, les ayant reçus du

---

Lavaud, dont la verve bienfaisante et la bonne humeur sont une sorte de vertu infuse, devait devenir notre très cher ami le Père Lavaud O.P.» (Jacques et Raïssa MARITAIN, Œuvres complètes XII, Friebourg-Paris, 1992, pp. 303-304).

15 M. l'abbé LAVAUD, professeur de philosophie au Grand Séminaire, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. La nomination a paru en ces termes à l'Officiel : « Lavaud (Alphonse-Léopold), lieutenant au 107 régiment d'infanterie : officier d'une haute valeur morale, animé du plus beau sentiment du devoir ; très brillante attitude au feu ; deux blessures ; plusieurs citations. »

Nos félicitations au nouveau légionnaire. Cela porte à quatre les croix d'honneur moissonnées par notre Clergé diocésain pendant la guerre : capitaine Féval, lieutenants Percheron et Lavaud, aumônier de Maynard. Espérons que la liste n'est pas close, et que nous pourrons y ajouter les noms de deux héros morts au champ d'honneur : le P. Edouard de Massat et le lieutenant Guillorit.

Maitre Général les pouvoirs de directeur de fraternité. Je m'occupais de celle de dames en ville, et j'en fondai une, embryonnaire, au séminaire. J'aurais de grands éloges à faire de certaines tertiaires de La Rochelle : d'Armanche Rabouan, cette noble et chère âme qui avait de l'Ordre une si haute idée et qui en aimait tant les saints et les saintes. Madame de Lataste (femme de l'Amiral) qui entrerait beaucoup plus tard à Béthanie, ferait profession perpétuelle vers l'âge de 80 ans et, peu de jours avant de mourir et m'écrirait une admirable lettre d'adieu.

En novembre 1922 ma mère mourut à Pont l'Abbé. Elle allait fort mal depuis la fin de la guerre et nous étions impuissants à lui procurer aucune amélioration. Elle s'éteignit le 2 novembre vers 7 heures. Craignant qu'elle ne mourût dans la journée mais pensant qu'elle vivrait encore quelques heures, j'étais parti à l'église pour célébrer la sainte Messe et j'achevais de revêtir les ornements quand le sacristain, le vieux Bouquet, vint me dire : « On te fait dire que ta maman vient de rendre le dernier soupir ». Ainsi je célébrai la messe pour elle tout de suite après son trépas. Pauvre chère mère, l'inquiétude pendant la guerre l'avait rongée ; j'avais apprécié la grandeur de son amour dans les soins dont elle m'avait entouré toute ma vie, et dans la façon de prendre sur elle toutes les difficultés familiales nées de ma vocation qui n'agréait pas à mon père, dans un mot qu'elle m'avait dit

lorsque j'eus 20 ans : « Organise ta vie comme tu l'entends, sans t'inquiéter de nous, ce qui compte c'est que tu sois heureux ».

Pour intéresser les diocésains au problème du recrutement du clergé, comme on disait encore en ce temps, « des vocations sacerdotales », comme on disait aussi déjà ; pour procurer aussi des ressources matérielles aux séminaires, nous avons fondé une petite revue appelée *Annales des Séminaires*. J'y écrivis divers articles.

Dans la même ligne, je fis des conférences, notamment à Tonnay-Charente, un rapport avec carte à l'appui à un congrès diocésain à Saintes; un sermon sur Marie, Reine du Clergé, au pèlerinage diocésain de Lourdes; de brèves allocutions que j'obtins permission de prononcer après les cérémonies de pèlerinages locaux: Corme-Ecluse, Croix-Gente, l'Ile-Madame (en souvenir des prêtres déportés pendant la Révolution et morts en déportation; on instruisait leur cause). M. le chanoine Lemonnier, aumônier du Lycée de Rochefort, leur historien était postulateur; l'abbé Péponnet et moi, vice-postulateurs. Au fait où en est cette cause?

Durant les vacances, je parcourus le diocèse à bicyclette et pus me rendre compte de bien des aspects qui ne se montrent guère à l'évêque en tournée officielle attendue et préparée de confirmation.

J'aimerais évoquer ici le visage des amis, des fils et filles spirituels que le Seigneur me donna durant ces années, mais je n'arriverais pas au bout de cette histoire de ma vocation dominicaine.

C'était le temps où je lisais, comme tant de gens alors, l'*Action française*, les éditoriaux à répétition de Léon Daud et Charles Maurras et *La politique* de Charles Maurras.

Au cours d'un voyage à Paris, j'avais fait la connaissance de Georges Valois que l'Action Française portait alors aux nues comme génie en sciences économiques et qui, plus tard, après la rupture, serait traité de tous les noms dont «bourrique !» serait un des plus bénins. Je lisais la *Revue Universelle* de Massis, où Maritain écrivait de beaux articles de philosophie qui devinrent *Théonas*, *Antimoderne*, *Réflexions sur l'Intelligence*. J'achetais à mesure que les volumes paraissaient l'édition définitive des oeuvres de Charles Maurras. Elles contenaient évidemment bien des choses qu'il s'abstenait de répéter dans le journal par égard pour les lecteurs catholiques. Je fus si frappé des pages les plus antichrétiennes qu'à Lorient où j'allai baptiser Lisbeth Arnauld, où l'on me fit donner une conférence dans un cinéma, je dis aux amis de mes amis invités par eux à un thé, mes impressions de cette lecture de Maurras; en substance ceci : il y a ample matière à condamnation; Maurras met l'Eglise - en portant aux nues l'Eglise romaine

« Je suis romain parce que... » et en blasphémant contre l'Ecriture et même contre la personne du Sauveur - dans la position d'une épouse à qui un homme fait des déclarations enflammées assorties de sarcasmes contre son époux légitime. Une honnête femme a de quoi s'indigner. A plus forte raison donc l'Eglise pourrait-elle trouver plus qu'ambigus certains hommages de Maurras et réprouver ses blasphèmes trop manifestes contre l'Evangile. Sa position est proche de celle des Protestants qui accusent l'Eglise d'avoir corrigé l'Evangile, avec cette différence qu'il lui en fait un mérite. Si une condamnation intervient, il ne faudra pas s'en étonner... Les gens à qui je disais cela, lecteurs du quotidien mais n'ayant pas lu les livres à leur apparition ni dans cette nouvelle édition, n'en revenaient pas. Quand la crise éclata, j'en fus moins surpris (si certaines modalités imprévisibles me parurent stupéfiantes).

Chaque année nous allions, Henri Péponnet et moi, à la « retraite » du P. Garrigou aux amis de Maritain, à la chapelle des sœurs de la Présentation de Tours. La clôture de ces exercices comportait une conférence du Père sur quelque sujet important de doctrine thomiste, puis, souvent la lecture par Henri Ghéon de quelqu'une de ses dernières pièces...

Durant ces années de La Rochelle, je commençai à écrire pour la Vie

Spirituelle, mais je ne connaissais pas encore personnellement le directeur. Je me rappelle que le premier article était consacré sous le titre « Une tentative de corruption de la spiritualité catholique » à la théosophie, ce cauchemar. Un autre à étudier critiquement les chapitres de Henri Delacroix et son interprétation des mystiques dans son ouvrage *La religion et la foi*. J'avais donc un embryon de vocation d'hérésiologue. Je commençai, d'autre part, une série d'articles sur les études ecclésiastiques. Cette collaboration à la *Vie Spirituelle* s'intensifia vite et durant de longues années. Elle cesserait en raison de certaines vicissitudes dans la direction et des circonstances extérieures.

Inutile de dresser la liste de mes petites contributions, elle est dans les tables parues jusqu'en 1933 et dans la bibliographie personnelle que je dus composer plus tard sur l'ordre du P. Gillet. Pour le 6e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin par Jean XXII, en 1323, le Père Bernadot me demanda d'écrire en vue du numéro spécial en préparation un article sur les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas. Cet article me coûta grand labour et de longues mais bienfaisantes lectures préparatoires. J'achevai de l'écrire à genoux et en larmes le lundi de la Pentecôte 1923, vers 16 heures en me disant : « Il faut que tu entres dans l'Ordre de saint Thomas ». L'article parut dans le numéro de juillet. L'appel de saint Dominique par le truchement

de saint Thomas se faisait plus pressant.

Monseigneur Eyssautier était mort saintement en mars 1923 et le siège épiscopal était vacant. Peu de temps avant sa mort, j'avais eu une longue conversation avec le cher évêque et il m'avait confié qu'ayant exposé ses préoccupations à Pie XI, celui-ci lui avait dit de ne pas s'opposer aux vocations religieuses dans son clergé... Au cours des vacances d'été, j'allai, avec Eugène Ancelin, faire un petit séjour à Saint-Maximin.

Je voulais connaître personnellement le P. Bernadot, le couvent, voir de plus près ce qu'était la vie dominicaine, étudier sérieusement ma vocation, décider si oui ou non je viendrais partager cette vie.

Je ne fus pas déçu de connaître le P. Bernadot avec qui j'avais échangé bien des lettres : il avait été si encourageant par sa façon d'accueillir mes articles ! et il désirait fort me voir suivre son exemple. Inutile de décrire le couvent tel qu'il était alors avant que le P. Luquet ne fit construire par Ernest sa maison jouxtant presque le chevet de la basilique, avant divers aménagements. La vie était comme elle a été décrite vers cette époque justement dans la brochure : *Une journée à St-Maximin*. Lever de nuit pour Matines et Laudes, second lever à 5 h.30, messes privées, oraison, messe de communion des novices et étudiants, cours, grand-messe conventuelle à 8 h 30, étude

et cours, déjeuner maigre perpétuel, récréation, grand silence pour sieste facultative, vêpres chantées, chapelet au chœur, cours, étude, méditation (avec parfois salut au Saint-Sacrement, exercice du Rosaire en octobre), collation ou souper, brève récréation, Complies. On peut voir par là ce qui a disparu totalement ou en partie.

Au cours de ce séjour, nous allâmes faire un pèlerinage à la Sainte- Baume : le P. Bernadot, alors prieur, le P. Lajeunie, et l'archiprêtre d'Amélie-les-Bains, ami de l'Ordre (qui avait été quelque temps novice à Salamanque avec le P. Lacomme et le P. Lagrange) Eugène Ancelin et moi. Pas d'auto, mais, tirée par un vieux cheval, une antique calèche fatiguée, surmontée contre le soleil d'une capote mobile de toile blanche. Arrêt à Nans chez le curé Bonnifay, une manière de géant au verbe sonore en qui je découvris un des plus pittoresques aspects de la Provence. Arrivés au plateau, nous montâmes à la Grotte à pied par la forêt - on ne peut encore, à moins de voiture tous terrains ou d'hélicoptère, y aller autrement. La Grotte était alors gardée par le P. Laugier. Tout de suite il s'informa si nous avions des provisions pour déjeuner. Le ravitaillement étant difficile, on comprend qu'il ne tenait pas à nous voir dévorer ses denrées. Heureusement nous étions munis et, l'apprenant, il se détendit. Une découverte pour moi que ce pèlerinage et la vue de cet admirable panorama sous

ce beau ciel. Il y eut à Saint- Maximin la fête de sainte Marie Madeleine, telle que nous l'avons tous connue, avec les piques, les reliques, le P. Valatz, l'évêque Monseigneur Guilibert, et la procession dans les rues, entre les guéridons des bistrots entourés de consommateurs plus altérés que dévots. Le compliment au monument aux Morts (fond et style Valatz). J'avais l'honneur de faire diacre et de processionner à la droite de l'évêque. Fort indiscrètement, une voiture ou plutôt son conducteur voulut doubler la procession. Averti par le klaxon, Monseigneur Guilibert déclara : «Eh non qu'ils nous f... la paix !» Cher Monseigneur Guilibert ! il avait voulu voir l'auteur de l'article sur les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas ; croyant que c'était un Père du couvent, il s'était étonné de me voir en soutane, il remarqua mes blessures aux mains et, en ayant entendu l'origine, s'était écrié de sa voix de tête : «Ah, les salauds !» et il m'avait baisé la main.

Mais je n'étais pas venu à Saint- Maximin en touriste ni en sociologue, ni même en pèlerin touriste ; il s'agissait de résoudre mon problème : serai-je ou non dominicain ? Je me sentais de plus en plus attiré, même par les côtés extérieurs et accidentels, la noblesse du cloître, la *fenestrado basilica* chantée par Mistral, la beauté de l'habit, etc... Et j'eus dès lors et j'en aurai plus tard des grâces d'aveuglement, pour ne pas voir par exemple la laideur de l'aile Lacordaire, la fresque au-dessus

de l'autel du choeur, cet autel même, l'horrible petit orgue, l'inconfort du couvent, le primitivisme ou l'absence des installations d'hygiène. Mais contre l'attrait et contre les raisons, je me débattais encore : il fallait quitter tout, tout ce que signifiait mon appartenance à un diocèse où j'avais une manière de situation, risquer un échec possible, accepter les renoncements inséparables de la vie religieuse. Mais cela était raison plutôt qu'obstacle. Eugène Ancelin était décidé. Je me tordais les bras en m'interrogeant et en demandant la lumière. Le 16 juillet, fête de Notre-Dame du mont Carmel, pendant la messe conventuelle, je sentis tout à coup que Notre-Dame balayait toutes les difficultés à la fois, les dernières résistances intérieures. De là date ma dévotion à Notre-Dame du mont Carmel. Vingt ans plus tard j'aurais l'occasion de la lui témoigner comme chapelain du «petit colombier de la Vierge» du Pâquier en Suisse. Mais je ne pouvais pas alors le prévoir. Après ce séjour, j'allai avec le P. Bernadot voir à Limoges le P. Garrigou-Lagrange, alors en vacances chez sa mère et travaillant à son livre *Les Trois âges de la vie spirituelle*. Je lui dis que je venais le consulter et que j'étais décidé à faire ce qu'il me dirait, à suivre son conseil quel qu'il fût. Le P. Bernadot, lui, m'avait dit que si je voulais devenir dominicain, c'était grand temps. Il n'y avait plus à attendre, et en tout cas plus j'attendrais, plus ce serait difficile. Le P. Garrigou me dit : «Je vous ai dit de donner quelques

années à votre diocèse. Avec la même netteté, je vous dis aujourd'hui : entrez chez nous.» - «Eh bien, mon Père, c'est entendu. J'entrerai l'an prochain, car il faut que j'arrange la chose avec mon diocèse et laisse au vicaire capitulaire ou à l'évêque qui sera nommé le temps de me trouver un remplaçant.»

Le vicaire capitulaire, Monseigneur Barthe, mis au courant de mon projet, n'y fit pas grande opposition. Il n'était peut-être pas fâché de me voir les talons, car nous avons eu des accrochages divers qu'il serait long de raconter, et il ne pouvait ignorer ce que je pensais et n'étais pas seul à penser de diverses choses le concernant, et notamment qu'il était en grande illusion de se croire compétent en droit canon ou en exégèse. N'avait-il pas annoté de la façon la plus inattendue le *transumptum* d'un procès de mariage en non-consommation où j'étais notaire. Il constatait par paroles et écrits trop clairs, que le mariage était bel et bien consommé ; mais ses preuves ne lui suffisant pas il demandait que le mariage fût annulé «parce qu'il n'était pas évident qu'il fût consommé». Je lui avais dit : «Mais Monseigneur, que va-t-on penser de vous à la Sacrée Rote ? Ne savez-vous pas qu'il faudrait qu'il constât de la non-consommation et qu'il ne suffit pas qu'il ne conste pas de la consommation, dont d'ailleurs il conste ?».

Quoiqu'il ne fût ni canoniste ni exégète ni, bien sûr, théologien, il

faillit pourtant devenir évêque et se croyait tout indiqué puisque déjà vicaire capitulaire. J'ai su plus tard que Monseigneur Sagot du Vauroux, évêque d'Agen, originaire du diocèse de La Rochelle, avait en dernière heure par une démarche opportune conjuré cette nomination qui n'eût certes pas été heureuse.

L'évêque choisi fut Monseigneur Curien, curé très apprécié de Saint-Charles d'Epinal. Je fis partie de la délégation rochelaise à son sacre en février 1924 dans son église paroissiale. Il fut intronisé peu après à La Rochelle. Je le vois dans la chaire de cathédrale terminant son sermon-programme en faisant sienne la parole de saint Pierre à Jésus : «Alors sur ta parole je jetterai le filet.» Cela plut aux Rochelais dont le port de pêche est si joli. Monseigneur Curien s'éprit de la mer. Je le vis souvent dans ses premiers mois de séjour à La Rochelle qui devaient être les derniers du mien, car mon premier soin avait été de l'informer de certaines choses qu'il fallait qu'il sût et dont je craignais qu'il ne les apprît pas assez tôt, et mon second celui de lui dire ma décision à laquelle il ne pouvait guère s'opposer. J'allais souvent selon son désir le retrouver après déjeuner pour l'accompagner en promenade et je lui fis connaître mes impressions sur le diocèse. Allant partir, j'étais très libre de lui dire ce que je pensais, mais je l'aurais été je crois tout autant si j'avais dû rester. Il me remercia souvent de ce

que nous avions fait pour le séminaire, Henri Péponnet et moi. Mais on eut vite fait d'exploiter contre nous plusieurs départs en religion qui avaient eu lieu avant son arrivée : Eugène Ancelin était parti chez les Dominicains, l'abbé Jamin chez les Chartreux, Ricaume chez les Trappistes, Albert Doussoux est parti plus tard, chez les Pères du Sacré-Coeur d'Issoudun aux Missions Etrangères. Jamin et Ricaume rentreraient plus tard dans le diocèse, mais on répéta à l'évêque que ses professeurs n'étaient bons qu'à former des moines, non des vicaires et des curés. Le doyen de Saint-Martin de Ré notamment se plaignait que son vicaire, l'abbé Guillorit ne fût bon qu'à lire saint Bernard. Après tout n'était-ce pas mieux que de lire des romans policiers ? Et l'abbé Guillorit me disait à moi : «Avec le doyen je ne peux rien faire, il veut tout faire par lui-même et m'ôte l'ouvrage des mains alors plutôt que de le regarder s'empresser je vais en effet lire saint Bernard.»

Dans les Annales des séminaires j'avais pris la défense des vocations religieuses. Le bruit de mon départ prochain s'étant répandu, mon article fut déclaré plaidoyer *pro domo*. Soit, mais c'était d'abord exposé de doctrine objectif. En ce temps parut dans la Croix un article de Pierre l'Ermitte : «Laquelle des deux» (*scilicet*: vocation au clergé séculier ou à la vie religieuse), sorte de préfiguration de ce que serait plus tard le *Plaidoyer pour le clergé diocésain* de Monseigneur Ancel.

Monseigneur Curien parla peu après avec grands éloges de cet article en récréation au séminaire, entouré d'élèves et de professeurs. Il dit à mon adresse : «Je ne sais si c'est ce qu'en pense Monsieur Lavaud...». -»Monseigneur, dis-je, je pensais ne rien dire mais puisque vous paraissez désirer connaître mon avis permettez-moi de vous dire qu'il est diamétralement l'opposé du vôtre.» Comment n'y aurait-il pas eu quelque tension entre nous ?

Au cours des vacances Monseigneur Curien vint un jour à Pont l'Abbé déjeuner chez monsieur Bonnet (qui donnerait plus tard sa belle propriété aux Assomptionistes pour en faire un noviciat aujourd'hui prospère<sup>16</sup>). En servant le café à Monseigneur Curien, je lui dis qu'il ne paraissait pas beaucoup regretter mon départ pour le couvent. Il n'en disconvint pas et me dit à peu près : «C'est vrai, si vous restiez, vous me videriez mon séminaire.» - «Eh, Monseigneur, répliquai-je, il n'y a pas longtemps vous me remerciez de l'avoir rempli. Ni cet excès d'honneur ni cette indignité...» et l'incident fut clos.

J'allai passer le mois qui précéda mon entrée à Saint-Maximin chez les Maritain à Meudon. Je dis la messe dans leur chapelle. L'abbé Péponnet était chez les soeurs de la Présentation.

Et j'achevais avec son aide et les conseils de mes amis le commentaire de l'encyclique *Studiorum Ducem*. Sur un point c'était difficile en raison de trois ou quatre lignes sur lesquelles on pouvait ergoter pour se dispenser d'appliquer les directives du document. Et il ne manqua pas, on s'en doute, d'exégètes pour s'y employer.

Je partis en septembre. Le plus difficile avait été pour moi de faire accepter à mon père, alors seul à la Chaume, l'idée de mon éloignement et de ma claustration. Je ne me rappelle plus à quel moment je lui en fis la confidence. Ce fut un rude coup pour lui. Il savait mal ce qu'est un couvent et me dit seulement : «Si tu t'en vas, je n'irai pas te voir dans ta prison.» Il verrait, aussitôt ma profession qu'un couvent d'hommes n'est pas une étroite prison - ce n'est pas même un cloître de moniales - et qu'un dominicain n'est pas précisément un homme enchaîné, à jamais brouillé avec les chemins de fer et autres moyens de transport.

(...)

---

16 Note de 1968. Ce noviciat est aujourd'hui supprimé. Et la congrégation aurait mis en vente le tout. Si j'en avais les moyens, je l'acquerrais pour l'offrir aux moniales d'Ozon. [note du P. Lavaud] Il s'agit d'un monastère de moniales de bénédictines dans les Hautes Pyrénées, aujourd'hui transféré au Pesquié.

# Saint Thomas

## Notes distinctives de sa sainteté

« *Theologia ordinatur ad affectionem*

*sive dilectionem caritatis :*

La théologie est orientée vers l'amour de charité. »

(S. Thomas, *In canticum, Prooemium, in fine.*)

La souveraine sainteté de Dieu, proposée pour modèle aux hommes devenus par adoption ses fils, ne peut être imitée par eux que de façon lointaine, déficiente et morcelée. Une multitude innombrable d'images reproduisent, chacune à sa manière, quelque'un des traits de l'absolue beauté. La plénitude de grâce qui est dans le Christ notre Tête, se répand dans les saints, ses membres, avec une richesse inouïe de modalités et de nuances : c'est la beauté et la perfection de l'Église. *Adstittit Regina in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Cf. IIa IIae, q. 183, a. 1).

La sainteté consiste essentiellement dans la charité, vertu commune à tous les saints, vertu animatrice et forme de tous les autres. Tous les saints vivent d'amour, et cependant, en chaque saint brille particulièrement une vertu, et cet éclat particulier, la promptitude avec laquelle il se porte aux actes de cette vertu, lui donnent sa physionomie propre, le distinguent de tous les autres et vérifient de lui ce que l'Église dit

de chacun des confesseurs : « *Non est inventus similis illi, qui conservavit legem Excelsi.* » (S. Th., In Job, lec. 2. Cf. Ia IIae, q. 66, a. 2, ad 2).

Aussi bien, chaque saint a-t-il un nom propre et incommunicable au livre de vie, ce qui n'empêche pas, entre tels ou tels des grands amis de Dieu, vivant ensemble au même lieu, à la même époque, ou à des siècles de distance, et aux endroits les plus éloignés du monde, d'avoir entre eux des ressemblances et des unions d'âme qui les font parfois plus pareils que des frères.

Or, ce qui est vrai des saints pris individuellement, par rapport au Christ « exemplaire de tous les saints », l'est aussi des grands ordres religieux, qui sont comme diverses écoles de sainteté. « Chaque ordre, dit sainte Catherine de Sienne, excelle dans une vertu particulière... bien que tous possèdent la charité, qui est le principe de toutes les vertus ». La perfection du corps mystique du Christ, les nécessités de

l'Église, arche du salut, sa dignité et sa beauté, exigent non seulement qu'il y ait, en elle, diversité d'états et d'offices (IIa IIae, q. i83, a. 2), mais encore, dans la vie religieuse elle-même, cette diversité de fins particulières — toutes orientées, comme à leur fin commune, vers la perfection de la charité — qui donnent à chaque famille religieuse sa physionomie personnelle, sa spiritualité propre.

Tout grand fondateur ou patriarche que Dieu suscite, à l'heure qu'il veut, dans le corps mystique de son Église, reçoit de lui, comme chef et Père de famille spirituelle, une sorte de grâce capitale. En sa personne Dieu réalise une image de son Fils qui devient à son tour *exemplaire*. Il en fait le type d'une forme spéciale de sainteté, d'un ensemble et d'un ordre particulier de vertus que les grands religieux ou les saints de cet ordre imiteront. Le fondateur fraye comme une voie nouvelle, dans laquelle, à sa suite, ses fils marcheront à Dieu, tous ressemblant au Père, mais chacun imitant surtout telle ou telle des vertus que le Père posséda dans une sorte d'éminente unité.

C'est ce que le Verbe de vérité disait un jour à sainte Catherine de Sienne, à propos de saint Dominique et de saint François : « A François mon petit pauvre fut propre la vraie pauvreté, il en fit le principe de sa barque par affection d'amour... et si tu regardes la barque de ton Père Dominique, mon

cher Fils, il l'a ordonnée en un ordre parfait en voulant que ses fils fussent attentifs seulement à l'honneur de mon nom et au salut des âmes par la lumière de la science. De cette lumière, il a voulu faire son principe sans être pourtant privé de la pauvreté vraie et volontaire... Mais comme objet propre et spécial de sa religion, il avait choisi cette lumière de la science pour extirper les erreurs qui s'étaient élevées de son temps. Son office fut celui du Verbe, mon Fils unique, il apparut surtout au monde comme un apôtre, tant étaient puissants la vérité et l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière. Il est lui-même une lumière que je donnai au monde, par l'intermédiaire de Marie. » (*Dialogue*, Traité de l'Obéissance, chap. 5.)

Ainsi saint Dominique, après avoir longtemps vécu sous la règle et selon l'esprit de saint Augustin, le grand docteur, le grand disciple de l'Apôtre, fonde un Ordre tout voué à la contemplation pleine d'amour, à la défense savante et à la diffusion de la Vérité. Il est lui-même, comme saint Paul, le héraut de la Vérité, et quand on cherche à qui le comparer, c'est à l'Apôtre qu'on pense naturellement. Il lui ressemble par la hauteur de sa contemplation, la puissance irrésistible de sa parole, les hardiesses saintes de sa prédication, fruit merveilleux de son oraison sublime, sa passion brûlante de la pureté de la doctrine, son amour

de l'Église, l'infatigable et intrépide activité de sa vie voyageuse de « Semeur du Verbe ».

On trouve chez tous les saints de son Ordre, avec des nuances très richement variées, cet amour ardent de la vérité, qui n'est qu'un des aspects de l'amour de Dieu, la « douce Vérité première ». Il marque très fortement de son empreinte tous ses Fils et toutes ses Filles. Frères prêcheurs et Sœurs prêcheuses sont, dans la mesure où ils possèdent l'esprit de leur Ordre, des apôtres, c'est-à-dire des contemplatifs dont l'âme rayonne des clartés qu'elle a reçues dans la contemplation.

Ces remarques, qui ne sont pas neuves, auront peut-être paru nous arrêter au seuil de notre sujet ; mais, outre qu'elles sont très « fondées en saint Thomas », bien que nous en ayons plutôt emprunté la formule à sainte Catherine de Sienne, son ardente sœur, elles nous introduisent vraiment au cœur même de ce que nous nous proposons de dire :

Il s'agit de caractériser la sainteté du plus glorieux des fils de Dominique. Nous l'aurons fait si nous montrons qu'il a été le Frère-prêcher-type, et qu'en lui, Dieu s'est plu, avec un tendre amour pour son Église, à réaliser l'idéal dominicain.

Qu'on ne dise pas : La rayonnante sainteté de l'Ange de l'école déborde ce cadre étroit comme son influence

doctrinale s'étend au-delà de la famille dominicaine, et c'est diminuer la gloire du Docteur commun de l'Église que de voir seulement, en lui, la réalisation parfaite d'une forme de vie religieuse. Au contraire, pensons-nous, dire ce qu'il est par rapport à son Ordre, c'est définir sa place dans l'Église même. Il est « Docteur commun », *Doctor communis*, de l'Église universelle parce qu'il est le premier dans l'ordre de la Vérité, dans l'ordre dont Honorius III, en le prenant sous sa spéciale protection, avait prédit qu'il serait celui des *champions de la foi* et des *vraies lumières du monde*.

\*\*\*

Nul ne s'étonne de voir présenter la Vierge de Sienne, par exemple, comme la vivante réalisation de l'idéal dominicain : ses effrayantes mortifications, ses flagellations d'une cruauté inouïe, sa contemplation toute céleste, sa doctrine de feu, non apprise dans les livres mais reçue directement de la Vérité première, son zèle dévorant pour le salut du monde, sa passion d'amour pour le « corps mystique », son apostolat prodigieux, sa mission, la plus extraordinaire sans doute qu'une femme ait eue jamais dans l'Église, font d'elle la vivante image de l'apôtre Dominique. Image qui attire et fixe le regard d'autant plus que sa faiblesse de femme l'écartait davantage de ce rôle exceptionnel.

Mais, si l'on n'est pas entré dans

l'intimité de saint Thomas d'Aquin, — en dépit d'ailleurs d'un commerce prolongé avec sa pensée spéculative, — on ne voit pas tout d'abord avec quelle plénitude s'épanouit en lui la vie dominicaine, et l'on est frappé par des dissemblances évidentes entre lui et son Père saint Dominique :

Certes, dit-on, il apparaît bien comme un parfait religieux. Religieux prêcheur, on le voit quitter sa chaire de professeur pour monter dans des chaires d'église et parler au peuple. Mais l'apostolat est chez lui, semble-t-il, au second plan. Saint Dominique est pris tout entier par ses travaux apostoliques et ne laisse pas d'œuvre écrite. Saint Thomas est surtout homme de science, et son œuvre, à ne regarder même que son étendue, est une des plus considérables que jamais homme ait écrites. Tandis que saint Dominique fonde son Ordre dans la tourmente, saint Thomas mène une vie relativement tranquille, dans le silence et le recueillement de couvents organisés et florissants, où il se livre sans obstacle à son labeur studieux. — Il est philosophe autant que théologien, et, en tous cas, c'est uniquement sous l'aspect du théologien spéculatif que son œuvre immense le révèle. S'il parle de la contemplation, c'est en théoricien qui agence des concepts, non en homme qui raconte ses expériences mystiques. On voit bien qu'il lutte contre les hérésies, mais rien, dans ses pacifiques combats de plume, ne rappelle l'âpreté des luttes soutenues

par saint Dominique dans le midi de la France, en proie à l'hérésie albigeoise.

Pareils jugements sur la personne et l'œuvre de saint Thomas d'Aquin seraient non seulement superficiels, mais encore erronés. La vérité est que les différences accidentelles recouvrent une ressemblance étroite entre le patriarche et son glorieux fils.

Si l'Ordre de saint Dominique devait être celui des champions de la foi et des vraies lumières du monde, saint Thomas est, par excellence, cette lumière et ce champion. Le calme et la sérénité de ses écrits de combat démontrent la pacification parfaite de son âme, tout orientée vers la *vision* et à la *tradition de la vérité*, mais ne prouvent aucunement que la lutte elle-même n'ait pas été très chaude, très ardente, ou que l'enjeu de cette lutte ne fut pas ce qu'il y a de plus essentiel à la foi et à la vérité chrétienne : il n'est pas de plus beau soldat que celui dont l'âme est tranquille au plus fort de la mêlée, et qu'une paix supérieure pacifie en lui-même, malgré le fracas de la guerre. A y regarder de près, on verra que la placidité de saint Thomas, toute semblable à celle de saint Dominique, est de cette sorte. (Nous verrons pourquoi : la béatitude des pacifiques est celle qui répond au don de sagesse.) Saint Thomas lutte, sans relâche, contre tout ce qui menaçait la raison humaine et la foi catholique. Le terrain ne fut pas le même que celui où avait combattu Dominique, mais

les erreurs spéculatives des disciples d'Averroès, contre lesquels entre autres il batailla, ne mettaient pas moins en péril la foi chrétienne que l'hérésie albigeoise. Descendues des universités, qu'elles commençaient à contaminer, parmi le peuple, elles n'auraient pas moins ravagé sa foi. Saint Thomas, d'ailleurs, est moins le champion de l'Église, à une heure déterminée de sa vie, dans un de ses périls historiques, que son défenseur perpétuel, pour la suite des siècles. Héritier de toute la pensée humaine et de toutes ses certitudes, témoin incomparable de toute la pensée chrétienne, de toute la tradition qu'il s'était assimilée grâce à un labeur qui confond et à une mémoire absolument prodigieuse, ordonnateur unique de la Vérité, de toute la vérité humaine et divine, philosophe par excellence de l'Église et davantage encore son théologien, il défend et il sauve sa doctrine pour toujours. Non seulement il triomphe, de son vivant, de toutes les erreurs et hérésies qui compromettaient alors la vérité catholique, mais il laisse, dans son œuvre écrite, des armes qui ont permis depuis près de sept siècles, permettent encore et permettront toujours de combattre efficacement et de ruiner les erreurs qui périodiquement s'attaquent aux certitudes de la raison humaine ou aux dogmes de foi.

L'universalité et la hauteur de ces principes assurent à son œuvre philosophique et théologique la

perennité. Sur la portée de cette œuvre spéculative, nous n'avons pas à insister ici. Il nous suffit de la rappeler pour signaler le rôle apostolique de saint Thomas. Il est le grand convertisseur d'hérétiques, le grand illuminateur des fidèles, le gardien de l'intégrité de la très sainte foi : il n'est pas, après celui des Apôtres eux-mêmes, de rôle apostolique plus universel que le sien.

Or, — et c'est un point sur lequel on ne saurait trop insister, — saint Thomas n'a pas eu dans l'Église cet incomparable rôle apostolique, seulement parce qu'il fut le plus grand des philosophes, ou le plus lumineux des théologiens spéculatifs, en un mot *le plus savant des saints*, mais parce qu'il fut *le plus saint des savants*. Son œuvre doctrinale n'est pas moins le miracle de sa sainteté que celui de son génie. Il a été si grand philosophe et si grand théologien, il est *la claire lumière de l'Église* et son *Docteur commun*, surtout parce qu'il est un très grand saint, un contemplatif de la trempe d'âme d'un saint Jean de la Croix. La forme volontairement dépouillée de ses écrits ne doit pas donner le change, non plus que la paix et la sérénité de ses discussions. Son charisme est celui de la clarté et de l'exposition lumineuse des raisons objectives, et non celui des auteurs mystiques décrivant, pour enflammer les âmes de l'amour dont le cœur brûle, leurs rapports intimes et personnels avec Dieu.

Il expose à la manière des purs spéculatifs, maniant les concepts et le «discours» avec une puissance et une virtuosité inégalées et inégalables, mais il a vécu en mystique profond, et c'est dans une contemplation sans discours, encore plus que dans le labeur opiniâtre de l'étude, qu'il a puisé la lumière, cette lumière qu'il nous dispense avec une si merveilleuse libéralité — *quod sine fictione didici, sine invidia comunico* — et dont il a renfermé tout l'éclat dans ses articles de diamant. *Quot scripsit articulos, tot fecit miracula.*

Saint Thomas, et c'est là le secret de sa doctrine et de sa science, a cherché et trouvé la Sagesse dans toute l'ample portée de ce mot riche de sens divers : *la pure sagesse humaine* de la raison naturelle (*métaphysique*), *la théologie, sagesse humano-divine* — divine dans ses principes surnaturels : les vérités de foi, humaine dans ses procédés discursifs —, mais aussi et surtout cette *Sagesse proprement divine, don de l'Esprit-Saint*, qui fait juger toutes choses par rapport à Dieu, aimé et expérimenté dans la connaissance savoureuse de l'Esprit. Et ces trois sagesse s'harmonisent dans son âme d'une manière si parfaite que leur étude en lui permettrait de définir la perfection idéale et théorique de leurs rapports. Bien loin qu'aucune nuise à l'autre ou entrave son développement, elles se servent réciproquement et se prêtent, à des points de vue divers, leur concours et leur aide. Aucune ne sacrifie rien de ses droits, mais

s'épanouit selon ses exigences propres, servies par celle qui est au-dessous d'elle, et la servant en retour, comme un maître son serviteur, par ses bienfaits. La sagesse naturelle ne perd pas son caractère de science suprême de l'ordre strictement rationnel, ne consent aucun abandon de la rigueur de sa méthode, de son indépendance et de sa liberté légitimes. Utilisant toutes les disciplines inférieures qu'elle contrôle, juge et défend, elle préside à leur chœur, en noble reine qu'elle est. Mais elle se soumet humblement, dans un service qui est sa gloire, à la Sagesse dont les principes viennent d'en haut, et qu'éclaire une autre lumière, celle de la foi, directement irradiée par la Vérité première. Elle lui prête ses certitudes propres, ses principes et ses conclusions, ses procédés rationnels, et la raison, éclairée par la foi, peut ainsi chercher scientifiquement une certaine intelligence des mystères révélés auxquels elle adhère sans les voir, les défendre contre ceux qui en contestent la possibilité ou la réalité, les organiser en un corps de doctrine, chercher à en dégager, en les rapprochant entre eux ou de vérités rationnelles, toutes les conséquences qu'ils contiennent virtuellement, travailler à amener d'autres âmes à la vérité révélée en écartant les obstacles intellectuels qui s'opposent à l'infusion par Dieu de la lumière et de la vertu de foi, garder, à toutes les âmes qui le possèdent, ce bien précieux de la Vérité divine.

Malgré leur caractère discursif et leur mode humain, ces deux sagesse ou sciences suprêmes sont déjà divines à des titres divers : la première, parce qu'elle atteint Dieu, au moins au terme de sa recherche, et pour autant qu'il se montre en ses œuvres à la raison naturelle ; la seconde, parce qu'elle a pour principal objet Dieu lui-même, Dieu comme Dieu, et que, traitant ses œuvres divines, elle en juge par rapport à Dieu connu dans le mystère intime de sa vie, sur son propre témoignage. Elles ne suffisent pas. Une sagesse plus haute, la sagesse d'amour, doit les continuer, les dépasser, les vivifier, orienter tous leurs actes vers son acte à elle qui est de juger de tout en fonction ou en dépendance de la divine charité.

La première ne suffirait à l'homme que si l'homme n'avait pas de fin surnaturelle, mais elle est nécessaire pour la seconde, qui ne peut pas la suppléer et qui ne saurait exister sans elle. La seconde serait peu de chose sans la troisième, et cette dernière est la seule qui suffise pour mériter à l'homme le nom de sage. Mais si la sagesse surnaturelle de l'Esprit-Saint inspire et commande les recherches laborieuses de la sagesse philosophique et de la théologie acquise, et si, dans un concert parfait, elles se développent ensemble, en s'aidant réciproquement à grandir jusqu'à leur plénitude, la perfection de l'homme qui les possède est du type le plus haut. Voilà ce qui fait la hauteur suréminente de la sainteté de saint

Thomas. Qui aurait compris le rapport en lui des trois sagesse, aurait pénétré le fond de son âme, verrait ce qu'il est dans la pensée divine, pourrait dire son nom, son nom de grâce et de gloire.

Or, la vie dominicaine tend de soi à réaliser cette subordination parfaite des trois sagesse, et c'est ce qui justifie ce que nous avons dit du caractère proprement dominicain de la sainteté du grand Docteur. Ses écrits ne livrent pas, de prime abord, l'intimité de son âme, mais, en rapprochant de sa doctrine sur les rapports entre la science et l'amour, la théologie et la sainteté, les exemples de sa vie, peut-être pourrions-nous voir qu'en définissant des essences, il a fait son propre portrait, et, dès lors, comprendre, que, sa doctrine et sa vie étant indissolublement liées, il n'est possible de pénétrer l'une qu'à condition d'imiter l'autre.

C'est, au reste, ce que l'Église nous fait demander à la fois, par les mérites de notre saint : ... *quae docuit intellectu conspiceret, et quae egit imitatione complere.*

\*\*\*

Absolument parlant, enseigne saint Thomas, l'intelligence est une faculté plus noble que la volonté, et la connaissance plus noble que l'amour, parce que le vrai, objet de l'intelligence, a le primat sur le bien, objet de la volonté et, parce que la volonté résulte de l'intelligence, la suit

et en dépend comme de sa cause; mais, chez l'homme, ici-bas, et par rapport à Dieu, l'acte de volonté l'emporte en excellence sur l'acte de l'intelligence, parce que l'intelligence, tant qu'elle ne voit pas Dieu dans la Patrie, l'atteint dans ses idées, et, recevant Dieu, à sa manière, en elle, le rabaisse, pour ainsi dire à sa mesure humaine, tandis que la volonté, se portant, dès ici-bas comme au ciel, vers Dieu tel qu'il est en soi, est, dans son acte même, élevée jusqu'à lui.

Ainsi donc, en cette vie, l'amour de Dieu vaut mieux que la connaissance, *melior est amor Dei quam cognitio*. Mais au ciel, l'intelligence reprend son essentielle primauté ; c'est dans son acte, dans la vision, que consiste formellement notre béatitude (l'amour et la joie ne venant qu'après, selon l'ordre des puissances), parce que l'intelligence est unie à Dieu, immédiatement, dans la lumière de gloire, plus parfaite que l'*habitus* de charité.

La perfection d'ici-bas consiste donc dans la charité, mais la vie éternelle est de *connaître* Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. *Haec est vita aeterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti, Jesum Christum* (Joan. XXVIII, 3).

Aussi, il y aura comme une conciliation des exigences du primat absolu de l'intelligence, et du primat relatif et temporaire de la volonté, dans une vie où toute connaissance, ayant pour principe de son exercice l'amour,

aura encore l'amour pour terme, parce qu'elle « se tourne à aimer ». La contemplation de Dieu entreprise par amour et s'achevant en amour, tel est donc l'idéal de la vie humaine (cf. IIa IIae, q. 180, I) : Contempler Dieu pour la joie de le voir, parce qu'on l'aime et que l'amour ne se contente pas d'une vue superficielle, mais veut pénétrer dans l'intimité de l'ami : *Amans non est contentus superficiali apprehensione amati, sed nititur singula quae ad amatum pertinent intrinsecus disquirere et sic ad interiora ejus ingreditur*. (Ia IIae, q. 28, a. 2); scruter par amour, sous l'influence de l'Esprit qui est l'Amour de Dieu, les profondeurs de Dieu — *Spiritus enim omnia scrutatur etiam profunda Dei* (I Cor. 11, 10) —, regarder Dieu, jouir de cette vue et s'enflammer davantage d'amour pour Celui dont on entrevoit la beauté, voilà la perfection, la sainteté, la Sagesse. Se proposer directement de connaître pour mieux aimer, aimer afin de mieux connaître, subordonner toute connaissance et toute activité à la sagesse d'amour, telle est l'anticipation la plus parfaite de la vie du ciel.

Mais qu'est-ce donc que la Sagesse d'amour ? « La rectitude du jugement, dit saint Thomas, peut venir de l'usage parfait de la raison (laissée à ses seules forces naturelles ou éclairée par la foi), ou bien d'une sympathie profonde, d'une sorte de communion à la nature des choses dont il faut juger — *per quamdam connaturalitatem ad ea de*

*quibus est judicandum.* Qui connaît la science des mœurs juge bien de la chasteté par l'usage correct de la raison, mais le chaste en juge par connaturalité. De même, juger des choses divines par l'usage correct de la raison est l'œuvre de la sagesse, vertu intellectuelle, mais en juger par communion de nature est l'œuvre de la Sagesse, don de l'Esprit. *Hierotheus est perfectas in divinis, non solum discens, sed et patiens divina.* Or, cette sympathie, cette connaturalité aux choses divines se fait par la charité qui nous unit à Dieu, selon le mot de Paul aux Corinthiens : *Qui adhère à Dieu est (avec lui) un seul esprit.* Ainsi la Sagesse-Don a sa cause dans la volonté : la charité. Elle est essentiellement dans l'intelligence dont c'est l'acte de juger » (IIa IIae, q. 45, a. 1).

Le sage, répètent à l'envi les disciples de saint Thomas, commentant le Maître, juge des causes suprêmes ou divines, par une sorte d'expérience intérieure qu'il a de Dieu et des choses divines, dans le goût, dans l'affection et la délectation ou toucher intérieur de la volonté.

Dieu, par la charité, s'unit à l'âme, la pénètre dans son être le plus intime — *invisceratur nobis* —, et l'âme, éprouvant cette présence, juge de toutes choses par rapport à lui. C'est là la sagesse d'amour : « L'amour de Dieu est une glorieuse sagesse » (Eccl. 1,13).

C'est une sagesse infuse. L'homme la reçoit, quand il s'y est disposé, mais ne l'acquiert pas. Dieu peut, à l'occasion,

infuser, dans une âme, la sagesse métaphysique ou théologique qui normalement s'acquiert dans les labeurs de l'école, mais la sagesse mystique et affective qui juge des choses divines par expérience et par goût ne peut être qu'infuse.

Sagesse acquise et sagesse infuse sont si distinctes qu'elles sont séparables. Celle-ci ne suppose pas nécessairement celle-là, puisque d'humbles âmes sans culture humaine possèdent à des degrés éminents ce don surnaturel, et, sans rien connaître des termes et distinctions de l'école, jugent avec une rectitude parfaite, et parlent avec une impeccable sûreté des mystères les plus hauts de notre foi, confondant ainsi « la sagesse des sages et la prudence des prudents ». La sagesse acquise ne suppose pas nécessairement la charité et ne s'épanouit pas nécessairement en amour. La sagesse théologique suppose la vraie foi, sans laquelle elle n'est qu'un cadavre, parce que c'est la foi qui fait tenir, avec une certitude divine, les principes, et que, sans la vertu de foi, les articles de foi ne sont qu'objets d'opinion insuffisants à fonder une science ; mais le processus métaphysique qui fait connaître et déduire les conclusions, peut se rencontrer chez un juste ou un pécheur. Un théologien peut raisonner correctement, défendre avec énergie et bonheur les vérités de foi, sans avoir au cœur une charité ardente, voire en se proposant des fins ambitieuses ou déshonnêtes. La science

même théologique risque de dessécher le cœur et de produire une vaine enflure. « La pure et simple spéculation meurt peu, sinon à la vanité », dit Jean de Saint-Thomas.

Aussi bien, l'étude même théologique, si elle n'a pour fin que le savoir, et non le progrès dans l'amour et l'édification, n'est pas œuvre de vie contemplative, sinon au sens où les purs philosophes entendent ce mot (*In Canticum, Procœmium* et cap.I). Mais si elle est ordonnée à l'amour, et commandée par lui, l'étude même des sciences purement humaines appartient alors à la vie contemplative, au sens théologique, parce qu'elle conduit, comme par la main, à l'amour de Dieu, *per hujusmodi studium manuducimur in amorem Dei*. Plus une étude approche de Dieu par son objet, plus elle est susceptible de conduire ainsi à la charité. La théologie qui étudie Dieu lui-même sous la lumière de foi est donc, de sa nature, une science qui le fait aimer. *Theologia ordinatur ad effectiorem sive dilectionem caritatis* (*In Cant.*, loc.cit.).

Et c'est pourquoi (cf. IIa IIae, q. 188, a. 5) l'étude peut tenir une si grande place et même être la fin propre d'un Ordre religieux. Excellente pour toute forme de vie religieuse, parce qu'elle refrène les concupiscences de la chair et le désir des richesses, elle l'est très spécialement pour les Ordres voués à la contemplation, car elle préserve des erreurs où l'ignorance fait si aisément

tomber les contemplatifs, et dispose, par ses lumières propres, aux lumières supérieures de l'oraison surnaturelle; pour les Ordres mixtes ou apostoliques dont l'activité procède de la plénitude de la contemplation, car elle prépare très efficacement et étend le rayonnement de cette activité apostolique. « Elle est nécessaire pour prêcher, pour exhorter saintement, confondre les adversaires de la foi... Sans doute les Apôtres n'eurent pas à se livrer à l'étude. L'Esprit-Saint leur suggérerait ce qu'ils avaient à dire, mais les autres, qui ne peuvent compter sur des illuminations directes de l'Esprit, doivent acquérir la science par l'exercice quotidien » (*ibid.*).

Elle sera donc le grand devoir d'état du religieux dominicain, dont l'idéal est précisément de contempler et d'illuminer, en donnant aux autres, sous l'impulsion de la charité, la doctrine de vérité approfondie dans le labeur humain et l'oraison conjugués (Cf. IIa IIae, q. 188, a. 6). Il n'atteindra pas à la perfection de la charité sans l'étude, et son étude ne donnera son fruit que si elle est vivifiée par une oraison pleine d'amour.

\*\*\*

C'est la doctrine et c'est la vie de saint Thomas. La merveille de sa sainteté est la perfection incomparable avec laquelle cette doctrine fut vécue.

L'enfant, à qui on n'avait pu arracher le parchemin contenant le salut à Marie,

reine et trône de la divine Sagesse, était déjà sous l'influence manifeste du don de sagesse, quand, à l'âge de cinq ans, il allait, répétant à son maître la question qu'il devait si lumineusement résoudre : « Qu'est-ce que Dieu ? » Déjà il est pris par l'amour, et c'est pourquoi il veut connaître. A mesure qu'il connaîtra mieux, il aimera plus profondément, et cet amour croissant, principe à son tour d'une connaissance plus lumineuse, allumera sans cesse, en son cœur, avec une flamme plus vive d'amour, une soif plus ardente de connaître et de rayonner autour de lui par la lumière de la vérité, la chaleur de l'amour.

La *Sagesse et la paix* sont sœurs. La paix, tranquillité de l'ordre, est la béatitude propre à la Sagesse, dont c'est le rôle essentiel de saisir l'ordre ou de le faire. *Sapientis est ordinare.*

Au Mont-Cassin, devant la splendide nature et dans la paix bénédictine, Thomas d'Aquin fait la paix dans sa demeure intérieure et est initié par Dieu à la contemplation, en même temps que ses maîtres lui apprennent les rudiments des lettres humaines.

A Naples, au milieu du peuple bruyant des écoliers, son désir de connaître et d'aimer son Dieu l'oriente vers l'Ordre tout jeune encore, mais déjà glorieux, de saint Dominique. Il revêt l'habit blanc des prêcheurs. Il a, dès le début, pleine conscience d'avoir trouvé sa voie. Il se sent fait pour l'Ordre de saint

Dominique. Rien ne pourra le faire renoncer à la famille religieuse qu'il a choisie, ni les violences brutales de ses frères, ni les supplications de sa mère, ni les stratagèmes naïfs de ses sœurs, ni, plus tard, les convenances et les nécessités familiales.

La réclusion d'un an dans le château des Comtes d'Aquin, tout entière employée à lire le livre de Dieu, le fait entrer dans l'intimité de la divine Sagesse.

Dès que la liberté lui est rendue, il accourt d'Aquin à Paris et trouve, dans les renoncements de la vie religieuse, dans l'absolue fidélité avec laquelle il se soumet à la règle dominicaine, l'aide dont son âme a besoin en sa recherche passionnée de la « belle lumière d'amour ».

La pauvreté volontaire est le premier fondement de la perfection de la charité : *ad perfectionem, caritatis acquirendam, primum fundamentum est voluntaria paupertas* (Ila Ilae, q. 186, a. 3). Les richesses servent peu à la vie contemplative, elles y sont plutôt un empêchement, car le souci qu'elles donnent gêne le repos de l'esprit, si nécessaire à qui contemple (Ibid., ad 4). Il parlait d'expérience, sachant quelle liberté lui avait donnée le renoncement total aux biens temporels. Tocco dit de lui : « De noble race, il pouvait posséder les richesses. Tant qu'il en eut il les méprisa, et quand il n'en eut plus il n'en demanda pas. A l'exemple de Salomon, il ne demanda rien d'autre

que la sagesse divine qu'il aimait », et l'Église applique avec une tendresse spéciale à saint Thomas le texte de Salomon : « L'esprit de sagesse est venu sur moi, je l'ai préféré aux sceptres et aux couronnes, et j'ai estimé de nul prix les richesses auprès d'elle. Je ne lui ai pas égalé les pierres les plus précieuses, car tout l'or du monde n'est, auprès d'elle, qu'un peu de sable » (Sap. VII, 8-9).

La *pureté* est en relation étroite avec la Sagesse, comme l'opposé de celle-ci : la *sottise* — *hebetudo sensus spiritualis* — est en relation étroite avec la luxure et l'impudicité. Aussi la continence parfaite est-elle requise, comme la pauvreté, à l'état perfection qui est l'école de l'amour, sans lequel il n'est pas de sagesse (IIa IIae, q. 186, a. 4). Ce que furent la pureté et la virginité de saint Thomas, sa victoire sur la tentation vivante, qu'il met en fuite en la poursuivant d'un tison ardent, l'apparition des anges qui le ceignent du cordon mystérieux, le disent assez. Il fut, dès lors et toute sa vie, absolument immunisé contre toute tentation charnelle. A quelle domination parfaite de la raison sur ses sens Dieu l'avait élevé, il l'avoua, avec une candeur exquise, à Raynald, son cher compagnon, et celui-

ci, entendant sa suprême confession, le trouva pur comme un enfant de cinq ans. Et il daigna apparaître après sa mort pour témoigner lui-même de l'absolue virginité dans laquelle Dieu l'avait gardé. Son corps n'appesantissait pas son âme, dont la liberté d'essor fut comme celle d'un esprit pur. C'est là son premier titre au nom de Docteur Angélique<sup>17</sup>.

On n'atteint pas non plus à la sagesse d'amour sans l'*obéissance*, sans la docilité aux maîtres de la vie spirituelle, aux règles de perfection de son Ordre, et à leurs interprètes, les supérieurs, pas plus qu'on n'atteint à la sagesse humaine sans une docilité parfaite à l'être et au vrai, ou la sagesse théologique sans une docilité parfaite aux sources, à toutes les sources de la vérité révélée. Saint Thomas pratiqua cette obéissance universelle de la vie monastique, par laquelle le religieux se livre à Dieu totalement avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il a (IIa IIae, q. 186, a. 4).

Elle explique ses progrès dans l'amour, comme l'obéissance de l'esprit à la lumière du vrai venant de Dieu, des choses ou de l'homme, explique la hauteur et la perfection de sa doctrine.

17 Il en a d'autres : les voici tous, d'après le docte et pieux Contenson : « Les chefs de l'Église lui ont donné le nom de Docteur Angélique : 1° à cause de l'angélique pureté, *qua in carne, praeter carnem vixit*, et de l'absence totale de tout sentiment de passion impure, après sa victoire célèbre. — 2° parce que, comme disent les Carmes de Salamanque, si, par possible ou par impossible, Dieu commandait à un ange de s'incarner, et de penser, à la manière humaine, *per conversionem ad phantasmata*, en composant, en divisant, en discourant, cet ange ne penserait pas avec plus de rapidité, de subtilité et de perfection que saint Thomas ; et il ne semble pas qu'il soit possible, selon le cours de la nature, de trouver, dans un corps humain, une pénétration d'esprit, une supériorité d'intelligence, une abondance d'espèces acquises, une

Son obéissance fut prompte et parfaite, même quand l'humilité, entrant avec elle en une sorte de conflit, la rendait plus douloureuse, par exemple lors de sa promotion précoce au doctorat, qui lui arracha tant de larmes, parce que sa science lui semblait insuffisante.

Car saint Thomas fut l'*humilité* même. Il sait que l'orgueil barre la route à la sagesse, nuit indirectement à la connaissance spéculative, en portant l'orgueilleux à ne se soumettre ni à Dieu, pour recevoir de lui la connaissance de la vérité, ni aux hommes, et ruine directement la connaissance affective et mystique parce que l'orgueilleux se délecte en sa propre excellence, se dégoûte par là de l'excellence de la vérité et se rend incapable d'en savourer la douceur. Il sait que Dieu se cache aux sages orgueilleux et se révèle aux humbles. Il a compris le mot de l'Écclésiastique : *Si inclinaveris aurem tuam (scilicet humiliter audiendo), excipies doctrinam* (VI, 34), et celui des Proverbes : *Ubi est humilitas, ibi et sapientia* (XII, 2), qu'il

cite et commente avec profondeur (IIa IIae, q. 162, a. 3, ad I). Il s'était appris au Mont-Cassin, déjà, à pratiquer les douze degrés d'humilité distingués par saint Benoît et dont il donne la plus lumineuse des justifications, avec un tendre et filial respect de la pensée du grand patriarche (IIa IIae, q. 161, a. 6).

La taciturnité qui le fait surnommer le « grand bœuf muet », le soin qu'il met à s'effacer, à ne pas laisser soupçonner sa science, sa sérénité imperturbable dans la controverse, la modestie de ses exposés, la douceur étonnante de ses réponses à des contradicteurs, même discourtois, violents ou déloyaux (Guillaume Tocco, *Vita*. Bollandistes, 7 mars, p. 666), la fuite des honneurs, le refus constant de l'évêché de Naples, que lui offre le Pape à plusieurs reprises (Tocco, p. 671), son complet effacement devant la vérité qu'il cherche seule, la bénignité de sa conversation, son empressement à rendre service au premier frère inconnu, sont les effets de cette humilité dont Tocco raconte tant de traits exquis. Citons le dernier

---

fidélité de mémoire, une rapidité de raisonnement plus grandes qu'en saint Thomas. — 3° parce que, tout en demeurant dans le corps et sur la terre, spirituellement il était dans le ciel et vivait avec les anges, et cela si facilement, qu'il était ravi à volonté. (C'est ce que note aussi Cajetan, in II\* II°, q. 175, a. a). — 4° parce que, de même que les anges sont immatériels substantiellement, pleins de sagesse et d'intelligence, immobiles dans la décision de la volonté, ainsi saint Thomas excelle par l'immatérialité de l'éclat virginal, par une intelligence inondée de lumière, une volonté affermie dans le bien. — 5° Il y a, dans les Anges, dit Denys, un triple mouvement : « le circulaire » qui les fait tourner en un circuit sans terme de connaissance et d'amour, autour du centre de la divinité ; « le droit » par lequel ils vont en ligne directe de Dieu aux créatures, des créatures à Dieu ; « l'oblique » par lequel ils vont et viennent de Dieu aux créatures, des créatures à Dieu. Or le saint Docteur imite cet ordre dans sa *Somme* d'or. Il s'occupe d'abord de Dieu, puis il descend aux créatures et remonte à Dieu fin dernière, enfin, dans le Christ, il contemple à la fois la divine et l'humaine nature. — 6° Il mérite le titre d'Angélique parce qu'il a écrit des anges, angéliquement, et qu'il a *dépeint* leur nature, leur distinction, leurs hiérarchies, leurs puissances et leurs états, comme s'il les avait vus ou comme s'il était un ange. » *Theologia. mentis et cordis* (Ed. Vivès, t. I, p. 399).

: Raynald se lamentait, le voyant malade, à Fossa-Nova, parce qu'il avait espéré qu'au Concile de Lyon, où il accompagnait son maître, celui-ci recevrait quelque insigne dignité (le cardinalat sans doute), qui illustrerait sa famille et son Ordre, mais Thomas lui dit : « Mon fils, ne t'inquiète pas de cela. Entre autres grâces, j'ai demandé à Dieu et obtenu qu'il me prendrait à mon humble rang, et qu'aucune dignité ou charge ne m'en retirerait » (Tocco, p. 676). « Le saint Docteur, dit le pieux biographe, se contentait du seul amour de la divine sagesse, « il était au-dessus de toute dignité temporelle » (ibid.). N'avait-il pas avoué, dans la simplicité de son âme, au même compagnon : « Grâce à Dieu, jamais ma science, ma chaire de maître, ni aucun acte scolaire, ne m'ont donné aucun mouvement de vaine gloire ; et si un premier mouvement prévenant la raison s'est produit, je l'ai réprimé par ce jugement même de la raison » ? (Tocco, p. 666.)

Ces brèves mentions de la pauvreté, de la pureté, de l'obéissance et de l'humilité du saint Docteur suffisent pour montrer comment, en lui, les vertus servantes de la charité le disposaient à la contemplation et à la sagesse d'amour ; elles indiquent déjà qu'il y eut dans l'âme de saint Thomas comme une restauration parfaite de la primitive innocence, de l'ordre et de la paix des facultés et des puissances; mais, pour pénétrer à fond et connaître parfaitement l'équilibre

de cette âme, il faudrait prendre, une à une, toutes les vertus dont il définit, dans la *Somme*, la nature et les rapports mutuels, et en chercher, dans sa vie, les manifestations. Ce serait un labeur très doux. Il montrerait que l'harmonie intérieure de l'âme du saint Docteur est toute semblable à l'ordre parfait de sa doctrine, et l'on verrait mieux comment ces deux harmonies s'expliquent l'une par l'autre : Tout est subordonné à la charité, la plus haute des vertus, et au plus haut des dons qui épanouissent l'amour, celui de sagesse, dans la vie du Saint comme dans son œuvre, dans son œuvre comme dans sa vie.

Parmi les textes du saint Docteur où l'on peut entrevoir quelque chose de cette harmonie de sa vie, il faut relire sa belle prière à la Sainte Vierge :

« O très bienheureuse et très douce Vierge Marie, Mère de Dieu, très pleine de toute bonté, fille du souverain Roi, Reine des Anges, Mère de tous ceux qui croient, dans le sein de votre miséricorde, aujourd'hui, tous les jours de ma vie je dépose mon corps, mon âme, tous mes actes, pensées, volitions, désirs, paroles, actions, ma vie tout entière et ma fin. Que par vos suffrages tout soit ordonné au bien selon la volonté de votre bien-aimé Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; soyez, ô Notre-Dame très sainte, mon aide et ma consolatrice contre les embûches et les filets de l'antique ennemi et de tous mes ennemis. De votre aimé Fils,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, daignez m'obtenir la grâce de pouvoir résister fortement aux tentations du monde, de la chair et du démon, de toujours garder le ferme propos de ne plus pécher, mais de persévérer dans votre service et le service de votre fils bien-aimé. Je vous prie aussi, ô Notre-Dame très sainte, de m'obtenir une vraie obéissance, une vraie humilité de cœur, pour que je me connaisse, misérable et fragile pécheur, impuissant non seulement à faire aucune œuvre bonne, mais même à résister aux continuelles attaques, sans la grâce et le secours de mon créateur et de vos saintes prières. Obtenez-moi encore, ô Notre-Dame très douce, la perpétuelle chasteté d'âme et de corps ; le cœur pur et le corps chaste, que je serve, dans votre Ordre, votre Fils et Vous. Obtenez-moi encore, ô très douce Souveraine, la charité vraie pour aimer votre très sacré Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, de tout mon cœur, et Vous, après lui, par-dessus tout, et le prochain en Dieu et pour Dieu : pour me réjouir de son bien, m'affliger de son mal, ne mépriser, ni juger témérairement personne, ni me préférer dans mon cœur à qui que ce soit. Faites, ô Reine du Ciel, que de votre très doux Fils j'aie toujours, dans mon cœur, pareillement la crainte et l'amour ; que de si grands bienfaits accordés non à mes mérites, mais par sa bonté, toujours je rende grâce. Que de mes péchés je fasse une pure et sincère confession, une vraie pénitence, pour que je mérite d'obtenir miséricorde et

grâce. Je vous prie encore pour que, à la fin de ma vie, Vous Mère unique, Porte du Ciel, Avocate des pécheurs, vous ne permettiez pas que je m'écarte, moi votre indigne serviteur, de la sainte foi catholique. Par votre grande bonté et miséricorde secourez-moi. Des mauvais esprits, défendez-moi et dans la bénite passion glorieuse de votre Fils, et dans l'espérance reçue par votre propre intercession, obtenez-moi de lui le pardon de mes péchés. Qu'en votre amour et dans le sien, je meure : Alors dans la voie du salut, dirigez-moi. » (Sancti Thomae *Monita et preces*, éd. Esser, O. P., p. 61.)

On ne saurait guère désirer prière plus simple, plus humble, mieux *ordonnée* : — ce sont les notes des prières de l'Eglise, l'épouse qui sait les secrets de l'Époux —, et, si l'on veut se rappeler que saint Thomas disait cette prière avec larmes, que peu de saints ont eu, comme lui, le don des larmes, on saura combien cette prière si calme était ardente. Elle exprime d'ailleurs à souhait avec quelle perfection le grand Docteur était le serviteur, il faudrait dire *l'esclave d'amour* de la Sainte Vierge, Mère de la divine Sagesse. Or on sait que Marie, lui apparaissant un jour, l'assura que toutes ses demandes étaient exaucées.

C'est dans ces dispositions d'âme, dans cet équilibre de vertus ardemment demandées et obtenues, et se développant sans cesse vers leur

plénitude, que saint Thomas cherche la Sagesse, dans les livres, auprès des maîtres humains, ou mieux encore, dans les plaies aimantes du Crucifié.

Dans les livres : il lit tout, auteurs profanes et sacrés, chrétiens, juifs ou arabes, savants, philosophes, orateurs, poètes. Son information est prodigieuse ; il est saintement attentif au moindre rayon de sagesse ; il sait reconnaître, où qu'il se cache, le don divin de la vérité. *Applicat animam documentis sollicitè, frequenter, reverenter, non negligens propter ignaviam, non contemnens propter superbiam.* Il comprend et pénètre tout ce qu'il lit : il avoue, dans un entretien familial avec ses étudiants, n'avoir jamais rien lu sans que Dieu lui en donnât l'intelligence, sans pénétrer jusqu'au mystère le plus profond du livre (Tocco, p. 670). Il clarifie tout : la pensée des maîtres qu'il lit ou qu'il écoute est reçue dans son intelligence avec plus de clarté qu'elle n'en a dans leur esprit, sur leurs lèvres ou dans leurs livres ; il achève et complète ce qui lui est livré, souvent à l'état d'ébauche encore confuse, et l'on sait avec quelle joie Albert le Grand voyait sa propre doctrine s'épanouir et s'ordonner, mieux qu'en lui-même, dans l'esprit lumineux de son génial disciple. Cajetan appelle *divin* le génie de saint Thomas. Il dicte, presque sans arrêt, (une fois, même, en dormant) et souvent à plusieurs secrétaires dont chacun a de la peine à suivre une seule des pensées diverses que le maître

conduit de front sans effort.

Mais il redoute le dessèchement que peut produire l'étude, et « parce qu'il arrive fréquemment que, tandis que l'intelligence spéculé, la dévotion se perd, pour exciter sa dévotion, chaque jour, il fait une lecture des conférences des Pères. A qui s'étonne de le voir interrompre ainsi sa spéculation, il répond: « Je nourris ma piété. Cela me permet de m'élever plus facilement à la contemplation ». L'amour se répand en dévotion et par le mérite de cette dévotion, l'intelligence monte plus haut » (Tocco, p. 665).

Il prie avec ardeur et avec larmes. Voici l'une des oraisons qu'il aimait à réciter avant de dicter, d'écrire ou de prêcher :

« Créateur ineffable qui, des trésors de votre sagesse, avez tiré les trois hiérarchies des anges, les avez placées dans un ordre admirable, au-dessus des cieux, qui avez disposé avec tant de grâce et de beauté les parties de l'univers, vous qui êtes appelé vraie source de la lumière et de la sagesse et leur principe suréminent, daignez répandre, sur les ténèbres de mon intelligence, un rayon de votre clarté. Écartez de moi la double ténèbre dans laquelle je suis né, le péché et l'ignorance. Vous qui rendez diserte la langue des enfants, apprenez-moi à parler, et, sur mes lèvres répandez la grâce de votre bénédiction. Donnez-moi l'intelligence pour comprendre, la force pour retenir, la méthode et la facilité pour apprendre, la pénétration

pour interpréter, une grâce abondante d'expression. Fortifiez le début (de mon étude), dirigez le cours, parfaites l'issue... » (*Monita et preces*, p. 60.)

Prières, jeunes, nuits d'oraison silencieuse devant l'image du crucifix, les lèvres sur ses plaies, ou devant le Saint-Sacrement, la tête appuyée au tabernacle, tels étaient les moyens par lesquels saint Thomas cherchait et obtenait la lumière.

« C'est par le mérite de son oraison qu'il obtint de Dieu ce qu'il écrivit, ce qu'il enseigna, ce qu'il dicta. On le tient de la bouche de son compagnon. Après la mort du saint, Raynald, revenu à Naples..., dit à ses élèves, en versant d'abondantes larmes : « Frères, mon maître m'a empêché, tant qu'il vécut, de révéler les merveilles que j'avais vues en lui, entre autres que la science, qui fut plus admirable en lui qu'en nul autre, ce n'est pas « tant par son génie naturel que par l'oraison qu'il l'acquirit, car chaque fois qu'il voulait étudier, lire ou prêcher, il pria avec larmes, pour trouver les divins secrets de la vérité. Il sortait de l'oraison, divinement instruit de problèmes dont il cherchait la solution. Un doute survenait-il au cours de l'étude, il se mettait en prière, et le doute se trouvait miraculeusement levé... » (Tocco, p. 668.)

Ainsi saint Thomas réalisait cette unité supérieure qui est l'idéal de la vie d'oraison et d'étude, et qui établit l'intelligence et la volonté,

la connaissance et l'amour dans la perfection de leurs rapports. Sa contemplation amoureuse n'était pas, chez lui, une interruption de l'étude, mais son acte le plus haut. Son labeur n'interrompait pas son oraison, mais procédait de la plénitude de cette contemplation, dont il recueillait et dispensait, par sa parole ou ses livres, les fruits lumineux. Les saints, à un certain degré d'union à Dieu, ne perdent rien de cette union d'amour, quand, pressés par elle, ils s'emploient, en œuvres de miséricorde, au salut du prochain. Cela n'est vrai d'aucun plus que de saint Thomas. Parmi les œuvres de charité ayant pour objet le prochain, l'enseignement et la prédication, fonctions essentielles du Prêcher, sont les plus hautes. Et l'enseignement doctrinal d'un saint Thomas est une prédication où l'auditoire est toute l'Eglise, depuis six siècles et pour toujours.

Quoi d'étonnant que le ciel ait eu des tendresses exquisées pour former et instruire un tel maître, et que, du ciel, soient venus converser avec lui, en réponse à sa prière, des bienheureux, les apôtres Pierre et Paul, et, pour approuver son œuvre, la Vierge et le Christ lui-même ?

« Il était parvenu, en commentant Isaïe, à un passage dont il ne trouvait pas même un sens littéral qui le satisfît. Après de longs jeûnes et oraisons, il obtint que son doute fût divinement

levé... Une nuit, son compagnon l'entendit parler avec quelqu'un, sans saisir le sens de l'entretien. Le colloque fini, Thomas dit à Raynald : « Lève-toi, allume ta lampe, prends le cahier où tu écris le commentaire d'Isaïe, et prépare-toi... » Raynald écrivit longtemps, le saint docteur dictant avec la même facilité que s'il avait lu dans un livre... Quand il eut fini : « Va te reposer, mon fils, dit-il, il ne te reste que peu de temps. » Mais lui, avide de savoir le prodige que son maître lui cachait, tomba en larmes à ses pieds, et à genoux, lui dit : « Je ne me relèverai pas avant que vous ne m'ayez dit avec qui, si longtemps, vous avez conversé cette nuit. » Et il le suppliait par le nom du Seigneur... Longtemps Thomas résista. Mais Raynald le pressait et l'adjurait davantage... Alors, fondant en larmes, le saint Docteur lui dit : « Tu as vu, tous ces jours, dans quelle affliction j'étais à propos de ce texte que je viens d'exposer, avec quelles larmes j'en ai demandé à Dieu l'intelligence. Cette nuit, Dieu a eu pitié de moi. Il m'a envoyé les bienheureux apôtres Pierre et Paul, par qui je l'avais supplié. Ils m'ont tout appris... » (Tocco, p. 668.)

Tout le monde connaît l'apparition de la Sainte Vierge, daignant venir le rassurer sur sa vie et sa doctrine, sur l'obtention de toutes les grâces demandées par lui et lui promettre que « son Ordre ne serait pas changé ».

Et l'on connaît de même le double

témoignage que le Christ lui rendit : A Paris, les docteurs de l'Université l'avaient chargé de dirimer la controverse sur la permanence des accidents eucharistiques. Il supplia le Maître de l'aider à exposer sa doctrine si elle était vraie, ou de l'empêcher d'ouvrir la bouche si ce qu'il avait écrit n'était pas d'accord avec la foi. Jésus lui apparut, posa ses pieds divins sur le manuscrit du Saint, déposé sur l'autel, et lui dit : « Tes conclusions sont bonnes et vraies. Tu as dit ce que l'homme peut savoir dans l'état de voie, ce qui peut être humainement expliqué » (Tocco, p. 674).

A Naples, il écrivait, dans la troisième partie de la *Somme*, les questions relatives à la passion et à la résurrection du Christ : Dominique de Caserta le surprit une nuit, dans l'église, avant matines, ravi en extase et élevé de deux coudées au-dessus du sol, et entendit le Seigneur lui dire : « « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense veux-tu ? » Et Thomas répondait : «Aucune, Seigneur, sinon Vous-même » » .

On le voit par ces quelques traits, la familiarité du saint Docteur avec le ciel est toute semblable à celle des plus ardents extatiques, tels que sainte Catherine de Sienne. Sa doctrine, pour avoir des sources en partie humaines et pour être rédigée en une langue plus lumineuse que brûlante, a, en dernière analyse, la même origine surnaturelle

et divine : l'enseignement direct de la Vérité première se révélant par la sagesse d'amour et par d'exceptionnelles manifestations charismatiques. C'est pourquoi un livre comme le *Dialogue* ressemble tant par son fond à la *Somme Théologique*. Toutes les vérités qui y sont contenues sont dans la Somme. Sainte Catherine de Sienne est le commentateur ardent de son Frère. Le *Dialogue*, c'est la *Somme* en fusion. Il faudrait une édition de la *Somme* contenant en notes les passages correspondants du *Dialogue*, non seulement pour rendre évident l'accord parfait des deux pensées, mais pour montrer quelle chaleur d'amour rayonne de la Vérité divine entrevue, quelle ardeur elle allumait dans le cœur de celui qui en est le Docteur par excellence.

Toujours est-il que sainte Catherine, quand elle décrit les sommets de l'union, la sublimité de la lumière, et les consommations de l'amour propres à cet état, cite en premier lieu saint Thomas parmi ceux que Dieu éleva à ces hauteurs : « Le regard de leur intelligence se porte... vers moi, pour contempler ma divinité, emportant à sa suite la volonté qui s'unit à moi, pour s'y nourrir. Cette vue est une grâce infuse, que j'accorde à l'âme qui m'aime et me sert en toute vérité » (fin du ch. 84).

« C'est avec cette lumière, qui éclairait le regard de son intelligence, que me vit

saint Thomas d'Aquin, et qu'il acquit les clartés multiples de la science, comme aussi Augustin... » (ch. 85, le lire tout entier).

Voilà qui nous permet de dire que toute louange qui vise la doctrine de saint Thomas célèbre, par là même, sa sainteté. Or on sait quelles hymnes chantent, en l'honneur de cette admirable doctrine, les papes dans leurs bulles et encycliques, les grands commentateurs du maître dans leurs écrits, surtout dans leurs préfaces et discours préliminaires et « recommandations ».

Mais sainte Catherine nous suggère, en les nommant ensemble, un rapprochement entre saint Augustin et saint Thomas. Saint Augustin est le maître de saint Thomas, qui le sait par cœur, et le cite à chaque article, sobrement mais avec un rare bonheur. Il fait entrer, dans son œuvre, en l'achevant, tout l'essentiel de la doctrine du grand Docteur. Sur les points les plus vitaux, celui de la grâce par exemple, la pensée de saint Thomas est identique à celle de saint Augustin, et par là à celle de saint Paul, dont elle constitue le plus lumineux des commentaires et la plus profonde des synthèses: c'est la fertilité légitime de l'école thomiste, d'être, par saint Thomas son maître, l'héritière authentique de Paul et d'Augustin.

« Nous unissons les deux saints docteurs, écrit Contenson en manière de prologue à son *Traité de la Grâce*,

car ils sont ensemble la voix et l'oracle de l'Église : entre eux on trouve moins une ressemblance qu'une identité d'esprit et comme une transformation d'amour (de l'un en l'autre). Quelles que soient la variété et la fécondité de la grâce, Dieu prend plaisir à conformer l'âme de ses saints et à graver des traits semblables sur des visages distincts<sup>18</sup>. Dans tous les siècles, il donne à l'Église des hommes éminents en doctrine et en sainteté pour garder le dépôt de la religion et l'illustrer par la *science*, mais les grandes lumières de l'Église restent pour l'étendue moindre de leurs œuvres, et le nombre restreint de leur disciples, comme contenues en de certaines limites: En saint Augustin et saint Thomas, Dieu a répandu tous les trésors de la théologie, ils ont mis en lumière les vérités mystérieuses de la foi catholique, donné l'exemple de *toute sainteté*. D'où leurs titres à l'universelle maîtrise... Des différences profondes sont visibles entre eux : Augustin fut longtemps égaré dans l'erreur. La foi et la sainteté de Thomas furent toujours inviolées. La langue véhémence et toujours oratoire de saint Augustin est aussi différente que possible de la langue sévère et simple de saint Thomas, mais ce sont là des différences accidentelles qui montrent mieux leur accord. Après la conversion

d'Augustin, on trouve en lui même zèle de foi, même ardeur de charité, même amour des vertus qui brillèrent sans éclipse en Thomas d'Aquin, mêmes labeurs contre les païens, les juifs, les hérétiques, même flamme d'amour, même contemplation, même assiduité à l'étude sacrée... Tout saint Augustin passe en saint Thomas, qui avait professé la règle d'Augustin dans la famille dominicaine<sup>19</sup>. »

Ces idées, qui sont chères à l'école thomiste, saint Augustin a daigné, par avance, en garantir la vérité dans l'apparition dont fut favorisé un disciple de saint Thomas, Albert de Brescia. « Ayant demandé avec instance à Dieu de lui faire connaître la gloire de saint Thomas, dont il s'étonnait qu'il eût pu écrire, en si peu d'années, tant de choses merveilleuses, il vit apparaître deux élus dans une splendeur admirable, l'un coiffé d'une mitre et l'autre vêtu de l'habit des prêcheurs, portant sur la tête une couronne d'or enrichie de gemmes, autour du cou deux colliers d'argent et d'or et sur la poitrine une large pierre précieuse qui éclairait toute l'Église... Celui qui portait la mitre lui dit : « Je suis Augustin... et je te suis envoyé pour te montrer la gloire du frère Thomas d'Aquin qui a m'accompagne. Il est mon fils, il a suivi en tous points

18 C'est ce que nous rappelions au début en insistant surtout sur l'autre aspect de cette vérité.

19 *Theologia mentis et cordis*, lib. VU, éd. Vivès, t. II, p. 207-208. Il faut lire toute la dissertation qui suit. Elle contient une série d'éloges, où sont montrées en détail, dans saint Thomas et saint Augustin, les caractéristiques des grands docteurs et des grands saints : même fidélité pleine d'amour à l'antiquité, à la tradition, dans une perfection incomparable de sens catholique et une absolue virginité de foi ; mêmes approbations du Saint-Siège, des Conciles, des saints et des savants... ; etc., etc...

la doctrine de l'Apôtre et la mienne. Il a illuminé l'Église de Dieu... C'est ce que signifient les pierres précieuses et surtout celle qu'il a sur la poitrine... Sa gloire est égale à la mienne, mais il me dépasse parce qu'il porte l'auréole de la virginité. » » (Actes du procès de canonisation, Boll., p. 707.)

Faut-il aller plus loin ? Saint Thomas a écrit à propos des ravissements de saint Paul, auquel il consacre plusieurs articles : « Saint Pierre a eu de Dieu une vision imaginaire, David une vision intellectuelle, mais saint Paul a vu l'essence divine elle-même, comme Moïse, et cela convenait, car saint Paul fut le premier docteur des gentils, comme Moïse le premier docteur des chrétiens » (IIa IIae, q. 175, a. 3). Nous ne risquerons pas l'hypothèse que saint Thomas ait eu jamais, comme saint Paul, une vision transitoire de l'essence divine, mais, comme il est le plus grand Docteur de l'Église universelle, l'argument de convenance qu'il développe conclut pour lui à des hauteurs de contemplation qui lui donnent avec saint Paul de bien frappantes ressemblances<sup>20</sup>.

N'avait-il pas entendu, lui aussi, les

paroles secrètes que l'homme ne peut répéter, *arcana verba quae non licet homini loqui*, dans cette extase qu'il eut chez sa nièce, peu de temps avant sa mort, extase qui frappa celle-ci d'épouvante, et qui étonna, par sa durée et son caractère spécial, Raynald lui-même, habitué pourtant aux fréquents ravissements de son maître ?

Toujours est-il qu'au sortir de ce ravissement, il dit en soupirant à son cher compagnon : « *Venit finis scripturae meae*. J'ai fini d'écrire. De telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit me semble maintenant bien peu, et j'espère du Seigneur qu'il mettra fin bientôt à ma vie, comme à mon enseignement. » (Tocco, p. 672.)

Ainsi, sa contemplation était désormais si sublime que le Docteur, malgré l'urgence de la devise : *Contemplata aliis tradere*, qui résume si parfaitement sa vie ne pouvait plus écrire, ni dicter. Son secret n'aurait plus tenu dans les mots humains, et la disproportion entre la langue des hommes et les mystères divins lui paraissait maintenant trop grande.

Il n'avait dès lors qu'à mourir, ne pouvant plus rien recevoir de Dieu que

---

20 Au moment de la mort de saint Thomas, à Fossa-Nova, un saint religieux, Paul de l'Aigle, eut une vision imaginaire : Il voyait saint Thomas en train d'expliquer saint Paul. Saint Paul entrait, suivi d'un cortège de saints. Frère Thomas voulait descendre de sa chaire, mais l'Apôtre lui faisait signe de continuer, et le saint Docteur lui demandait s'il avait eu la véritable intelligence de ses épîtres : « Tu les as bien comprises, autant qu'en cette vie un homme peut les entendre, mais je veux que tu viennes avec moi. Je te conduirai là où tu auras de tout une connaissance plus claire. » Et il le prenait par son manteau et l'emmenait (Tocco, p. 676). Il semble bien que cette vision exprime une profonde réalité : l'intimité de saint Thomas avec l'apôtre qui était déjà venu l'instruire sur le vrai sens d'un passage obscur d'Isaïe.

Dieu lui-même clairement vu dans sa gloire. Et c'est vers Dieu ainsi contemplé qu'il soupirait ; *Domine, nullam nisi Te*. Il mourut donc à Fossa-Nova, ayant expliqué aux moines qui l'entouraient le Cantique des cantiques, après avoir reçu une dernière fois le Corps du Christ, qu'il avait si divinement chanté, en protestant de son absolue fidélité à l'Église, dans le rayonnement d'une paix et d'une sérénité célestes.

\*\*\*

Nous nous étions promis de montrer en saint Thomas l'harmonie des trois sagesse. A cinq ans, il demandait : « Qu'est-ce que Dieu ? » Quand il meurt, aussi pur qu'à cinq ans, il a répondu lui-même à sa question. De Dieu, il sait tout ce que l'homme peut savoir.

Incomparablement mieux qu'Aristote, son maître, il a découvert, en regardant les créatures, tout ce que la raison naturelle peut découvrir et dire de Dieu, leur créateur.

Plus profondément qu'aucun autre théologien ou docteur, il sait ce que la raison, éclairée par la foi, peut dire des mystères dont Dieu a daigné nous révéler le secret. Parmi les hommes, la *parole de Dieu* n'a pas d'interprète supérieur à saint Thomas. Mais il connaît Dieu surtout d'une connaissance proprement divine, car Dieu lui-même l'a emporté au tréfond des mystères de sa vie et l'a consommé dans la Sagesse d'amour — et cette activité vitale de

son intelligence éclairée directement par l'Esprit-Saint explique le prodige surhumain de sa doctrine. Dieu l'a porté plus vite, plus haut que « d'autres grands saints Docteurs ayant vécu plus longtemps », parce qu'il voulait lui donner plus tôt, dans une gloire plus radieuse, l'épanouissement céleste du don de sagesse, que règlent, dans la patrie, non les obscurités de la foi, mais les clartés de la vision intuitive.

La sainteté de saint Thomas, disions-nous, est essentiellement dominicaine. Tout, dans cette humble esquisse, ne le démontre-t-il pas, jusqu'à ces rapprochements avec saint Augustin et saint Paul, puisque saint Dominique, fils de saint Augustin, ressemble tant lui-même à saint Paul ? Ajoutons pourtant un mot. Le don de sagesse est approprié au Fils, et, dans la béatitude correspondante, au mérite des pacifiques est promise la filiation divine. De saint Dominique, Dieu disait à sainte Catherine de Sienne : « Il fait l'office du Verbe, mon Fils unique. » N'est-ce pas, surtout, parce que son Ordre a donné à l'Église ce grand lutteur pacifique des combats de la vérité, ce prince des sages et ce fils de Dieu : saint Thomas d'Aquin ?

En achevant ces pages, nous sentons douloureusement combien elles sont imparfaites et peu dignes de notre Maître. Les lettres divines suppléent à notre impuissance. Voici tracé par Dieu lui-même le portrait

de Thomas d'Aquin. A nul mieux qu'à lui, ces paroles ne conviennent. Elles s'appliquent à lui, dans toute la plénitude et la richesse de leur sens littéral et spirituel. Elles sont comme la prophétie de sa vie et de sa gloire :

Le sage qui se livre à l'étude de la loi  
du Très-Haut  
...Cherche la Sagesse de tous les  
anciens  
Et il consacre ses loisirs aux prophéties.  
Il garde dans sa mémoire les récits des  
hommes célèbres,  
Et il pénètre dans le détour des  
sentences subtiles.  
Il cherche le sens caché des similitudes  
Et il s'occupe des sentences  
énigmatiques.  
Il sert au milieu des grands,  
Et il parait devant les princes.  
Il voyage dans les pays des peuples  
étrangers,  
Car il veut connaître le bien et le mal  
parmi les hommes.  
Il met tout son cœur à aller dès le  
matin auprès du Seigneur qui l'a fait  
Il prie en présence du Très-Haut,  
Il ouvre sa bouche dans la prière.  
Et il demande pardon pour ses péchés.  
Si c'est la volonté du Seigneur,  
Il sera rempli de l'esprit d'intelligence ;  
Alors il répandra à flots ses sages  
paroles,  
Et dans la prière il rendra grâce au  
Seigneur,  
Il saura diriger sa prudence et son

savoir,  
Et il étudiera les mystères divins.  
Il publiera ses sages enseignements,  
Il se glorifiera de la loi et de  
l'intelligence du Seigneur,  
Beaucoup loueront son intelligence,  
Et il ne sera jamais oublié ;  
Et sa mémoire ne passera pas,  
Son nom vivra d'âge en âge,  
Les peuples raconteront sa sagesse,  
Et l'assemblée célébrera ses louanges,  
Tant qu'il est en vie, son nom reste  
plus illustre que mille autres,  
Et, quand il se reposera, sa gloire  
grandira encore<sup>21</sup>.

La Rochelle,  
Grand Séminaire.

---

21 Ecclésiastique, XXXIX .

# Curriculum vitae

(Par lui-même)

2 août 1890 : Naissance à Pont l'Abbé d'Arnoult, Charente-Maritime, alors dite Inférieur.

15 août 1890 : Baptême dans l'Eglise de Pont l'Abbé.

mai et jan 1902 : Première Communion et Confirmation dans l'église de Pont l'Abbé, Monseigneur Le Camus m'invite à consacrer ma vie au Seigneur.

fin juin 1902 : Jusqu'en juin 1903, études du latin, du grec etc., sous la direction du curé de Pont l'Abbé, Monsieur Léopold Ménard, merveilleux précepteur, qui avait presque autant d'humour que Chesterton.

octobre 1903 : Entrée en 3ème au Collège de Pons (division ecclésiastique); classes de 3<sup>ème</sup>, 2<sup>ème</sup>, 1<sup>ère</sup>, Philo interrompue dès février pour fatigue cérébrale.

octobre 1907 : Entrée au Grand Séminaire de La Rochelle. Cinq ans d'études (deux de philosophie, trois de théologie): j'avais fini avant d'avoir 22 ans. D'abord réformé temporairement, je le fus définitivement et pus recevoir les ordres:

sous-diaconat le 28 octobre 1912

diaconat le 21 décembre 1912

sacerdoce - avec dispense d'âge de 18 mois – le 15 février 1913.

-Vicariat à Agrefeuille d'Aunis de mars à juillet 1913.

1913-1914 : Première année d'études complémentaires à Rome Licence en philosophie scolastique le 17 juin 1914.

août novembre 1914 : Agrefeuille d'Aunis pour remplacer le curé et le vicaire mobilisés et qui ne reviendraient ni l'un ni l'autre (!)

Récupéré pour l'armée, soldat, élève-officier, etc., séjour au front, blessures, (25 octobre 1915), hôpital, convalescence, retour aux armées au front, citations, je ne serai démobilisé qu'en août 1919.

octobre 1919 à juin 20: Nouvelle année d'études complémentaires à Rome. Doctorat le 17 juin 1920.

d'octobre 20 à juin 24 Professeur au Grand Séminaire de La Rochelle  
entrée dans l'Ordre de Saint Dominique à Saint-Maximin en septembre 1924  
profession simple septembre 1925, (lectorat préparé seul passé en novembre).  
Ma thèse de Rome et mes articles de *Vie Spirituelle*, *Revue Thomiste* etc., furent  
considérés comme raison suffisante de me dispenser d'une autre thèse.  
Professorat à Saint-Maximin jusqu'en juillet 1930.  
de septembre 1930 à juillet 1943 : Professorat à Fribourg (octobre 1930 à juin  
1931: philosophie - à partir de juin 1931 : successeur du P. Prümmer).  
du 6 janvier 1932 à juin 37: Supérieur de la Maison Saint-Hyacinthe  
maîtrise en théologie en 1938. Ma pagelle arriva pendant que j'étais au Mans à  
bénir le mariage de mon neveu Jean Chardonnet avec Régine Barthe.  
aumônier du Carmel de fin septembre 43 à fin octobre 44  
du 30 octobre 44 au 11 février 54: Professeur à l'Institut Catholique de  
Toulouse  
-Prieur du Couvent de Toulouse de 45 à 51 (Voyage en Amérique 1949 ; second  
voyage en Egypte 1951).  
du 1er mars au 9 novembre 1954, priorat à Saint-Maximin.  
Rome, Angelicum, du 11 novembre 1954 à fin juin 1960. Président de l'Institut  
de Spiritualité à partir de 1955. Professeur à l'Institut Regina Mundi section  
française 1955-56, 1956-57. Professeur à l'Institut Jesu Magister 1959-60.  
depuis juillet 1960, studium S. Thomas d'Aquin à Toulouse. J'y attends  
l'appel du Seigneur, et alors mes pauvres restes attendront (dans la nécropole  
toulousaine, si nous n'avons pas, comme je le souhaiterais, de cimetière  
conventuel) la résurrection, que le Seigneur daigne m'accorder glorieuse. Pourvu  
qu'auparavant, je voie Sa Face !!  
Amen!

Dans le cadre des années jubilaires saint Thomas d'Aquin : naissance (1225), mort (1274) et canonisation (1323), notre diocèse accueille ses reliques du 15 au 25 juillet 2024.

Ce livre nous permettra de poursuivre cet évènement, guidés par le père Léopold Lavaud (1890-1979), professeur au grand séminaire de La Rochelle, qui lui aussi vécut avec intensité ce jubilé, mais cent ans plus tôt « Pour le 6e centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin par Jean XXII, en 1323, le Père Bernadot me demanda d'écrire en vue du numéro spécial en préparation un article sur les notes distinctives de la sainteté de saint Thomas. Cet article me coûta grand labeur et de longues mais bienfaisantes lectures préparatoires. J'achevai de l'écrire à genoux et en larmes le lundi de la Pentecôte 1923, vers 16 heures »

C'est cet article que vous découvrirez à la fin de ce livre précédé d'une homélie et de ses mémoires diocésaines.